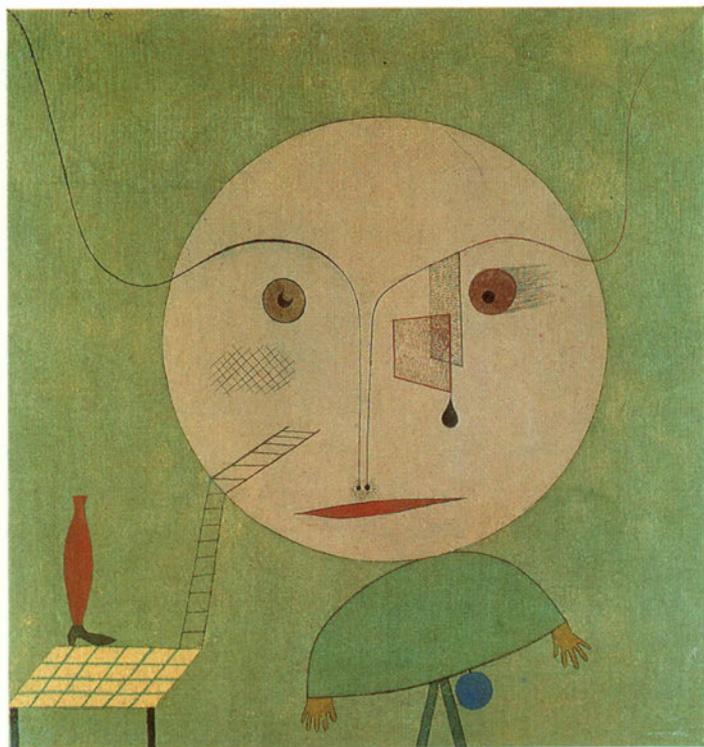


Le silence du diable

Leslie Kaplan



P.O.L





Le silence du diable

DU MÊME AUTEUR

L'EXCÈS - L'USINE (HACHETTE/P.O.L, 1982, réédition
P.O.L, 1987)

LE LIVRE DES CIELS (P.O.L, 1983)

LE CRIMINEL (P.O.L, 1985)

LE PONT DE BROOKLYN (P.O.L, 1987)

L'ÉPREUVE DU PASSEUR (P.O.L, 1988)

Traduction

TROIS VOYAGEURS REGARDENT UN LEVER DE SOLEIL, de
Wallace Stevens, texte français établi en collaboration
avec Claude Régy (Actes Sud/Papiers, 1988)

Leslie Kaplan

Le silence du diable

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1989
ISBN : 2-86744-162-5

Pour Domenika

1

Le matin il se réveille et il dit à voix haute, Lou.

Il a une image dans la tête. Une affiche, comme dans un western, avec le mot WANTED écrit en gros, et la figure de Lou.

Désirée, il traduit, et en même temps il donne un coup de poing dans l'oreiller.

Non, il corrige aussitôt en jetant l'oreiller à travers la pièce. Pas désirée. Recherchée.

Il se lève.

Il se dit, une fois debout, qu'il y a dans ce genre d'affiches d'autres mots, mais lesquels. Il a oublié.

Il s'habille. Il passe un T-shirt, ensuite un pull. Au moment de sortir la tête du pull, il s'arrête, il étend les bras à l'horizontale, la tête est restée à l'intérieur du pull, il tourne sur place, les yeux fermés. Il voit parfaitement Lou, il voit aussi les mots écrits dans le bas de l'affiche, sous la tête de Lou, mais il n'arrive pas à les lire.

Quand Lou commence à bouger, il ouvre les yeux brusquement, il sort la tête du pull, il se met à marcher dans la pièce. Il est à moitié habillé, à moitié nu.

Tout en marchant il regarde par la fenêtre le ciel bleu, solide. Il grimace.

Il essaie toujours de se souvenir des autres mots de l'affiche.

Après il pense, Dead or alive. Mort ou vif.

Il rit.

Il finit de s'habiller lentement. Il continue à penser.

Puisqu'il s'agit de Lou, il devrait mettre les deux mots au féminin. Morte ou vivante.

Il boucle sa ceinture.

Et puis non. Il va laisser les choses comme ça.

Exactement comme ça. Mort, ou vif.

Son rire revient.

Il se surprend dans la glace en train de rire, un homme grand, large d'épaules, avec des yeux innocents, et il dit en pointant le doigt : Tu ferais mieux de la ramener, Jackie. Tu ferais mieux. C'est moi qui te le dis.

2

Il va la chercher, il sait où elle est.

Deux trois rues, plein soleil. Il longe le quai sans regarder l'eau. Fleuve stupide, sûrement plein de reflets jaunes.

Il arrive, il passe la cour, il monte les étages quatre à quatre. Devant la porte, il écoute un instant, ensuite il donne un coup d'épaule dans la porte. La porte s'ouvre, il entre.

Les deux femmes sont assises au fond de la pièce.

Il s'immobilise. Après il traverse lentement la pièce, il attrape Lou par la main.

Lou ne le regarde pas.

Il tire Lou, elle se lève. Il l'enlace et dit, le visage dans les cheveux de Lou :

— Allez, je t'aime.

Lou ne dit rien. Il ajoute :

— Et en plus, tu le sais.

Lou hausse les épaules. Ensuite elle dit :

— Bon. Moi aussi, je t'aime.

Jackie prend la main de Lou et l'embrasse. Pardessus la tête de Lou il regarde l'amie.

L'amie est restée assise.

Jackie lui sourit, un sourire appuyé, les dents dehors. Après, le visage de nouveau dans les cheveux de Lou, il se met à chanter :

— « Et le requin, il a des dents,
Et il les montre sur sa gueule,
Et l'homme, lui, il a un couteau,
Mais son couteau, on n'en voit rien. »

Il chante parfaitement, rythme et ton. On a même l'impression d'entendre l'orgue de Barbarie, derrière.

L'amie secoue la tête.

Jackie continue de sourire. Il dit :

— Eh oui.

Lou se dégage, elle fait un geste à l'amie. Elle s'en va. Jackie marche derrière elle, il la tient encore par la main.

Quand ils sont revenus chez eux, Jackie fait du café. Lou est assise, elle attend.

Jackie dit :

— Ça ne compte pas.

— Ne recommence pas, dit Lou. Plus jamais.

— Je te dis que ça ne compte pas, dit Jackie.

— Peut-être, dit Lou.

Et, en un sens, c'est vrai, pour Lou ça ne compte pas.

Elle n'a pourtant aucune lassitude, Lou, aucune. Un peu cynique, sans doute, mais c'est plutôt une attitude, une facilité. Au fond, elle est très gaie. Elle ouvre ses yeux bien grands, elle secoue ses cheveux, elle étire ses bras, et elle rit, joyeuse.

Quand Jackie l'interroge, parfois content, parfois agacé, sur ce qui la fait rire, elle répond toujours, provocante,

— Je me le demande,
et selon les jours elle rend Jackie encore plus content ou encore plus agacé.

Elle a tout fait, c'est ce qu'elle dit, colonies de vacances, vendeuse au prisunic et sur les marchés, serveuse, elle a même travaillé un moment dans un dancing, quand elle en parle elle jette la tête en arrière, elle virevolte et montre ses jambes. Elle aime beaucoup

être si jeune, en avoir tant fait, et pouvoir se considérer, en somme, comme une personne avertie.

Elle adore s'habiller trop long ou trop court, porter des chapeaux rhétoriques, parler fort dans les cafés et les queues de cinéma, interpeller les gens dans la rue, passer à quatre pattes sous une table de restaurant pour prendre sa place. Mais il n'y a pas chez elle la lourdeur qui accompagne souvent la transgression, le souci de la preuve, ni même, malgré une agressivité certaine dans l'allure et le propos, la recherche délibérée de la dispute. Non, Lou entretient en fin de compte avec son corps un rapport calme, dépourvu d'exagération, c'est un objet parmi d'autres, un moyen de travail, un lieu de plaisir, ni plus ni moins, et qui laisse la place pour autre chose. Quelle chose ? On ne sait pas. Mais, autre chose.

Toujours est-il que les bagarres de Jackie, sa brutalité, et ses coups, Lou n'arrive pas à y attacher vraiment d'importance.

— Après tout, dit Lou.

Les grands jours, les cas sérieux, elle argumente, pour les autres comme pour elle-même :

— La vraie violence est ailleurs, n'est-ce pas. Alors.

En ce moment elle travaille, elle est ouvreuse, dans le théâtre où Jackie tient le rôle principal.

4

Dans l'après-midi, plus tard, Jackie demande à Lou comme il fait parfois de venir avec lui à une répétition. C'est une des choses que Lou préfère. Elle accompagne Jackie et va s'asseoir, attentive, au fond du théâtre vide.

Après la répétition, ils vont au café. Lou ne dit rien.

— Je sais, dit Jackie.

Lou se lève et lui passe la main dans les cheveux.

— On te sent trop, dit Lou. On sent trop ton corps. C'est toujours comme ça, après.

Elle ne précise pas le « après ».

Elle regarde Jackie d'une façon insistante.

— Enlève ton pull, dit Lou.

Jackie la regarde, il enlève son pull. Il a un T-shirt, moulant.

— Oui, dit Lou. Elle touche du doigt les épaules de Jackie, son torse.

— Tu fais de l'effet, dit Lou.

Tu me fais de l'effet, à moi.

Mais tout ça, du menton elle indique les épaules, le torse, ça doit être dans les mots. Et toi, derrière.

Jackie hausse les épaules. Après il dit, Evidemment.

— Bon, dit Jackie. J'ai envie de marcher. Et je reste en T-shirt. Il regarde Lou.

Jackie aime, il a toujours aimé, comment Lou traite son corps. Il le connaît depuis longtemps, l'effet qu'il produit, sur les hommes comme sur les femmes, d'ailleurs. L'effet ne vient pas d'une séduction, d'un appel quelconque, même dénié. Au contraire, l'effet, massif, et bien sûr sexuel, vient d'une vérité.

Pas d'un défi. D'une vérité active.

C'est comme ça, et Jackie le sait, et souvent ce savoir l'encombre.

Mais avec Lou, qui l'aime pourtant, qui est folle de lui, elle ne l'a jamais caché, Jackie se sent plus léger. Moins Jackie, en quelque sorte. Peut-être parce que si Lou n'hésite jamais à montrer comment elle est affectée par lui, elle, une femme, ce n'est pas dans une surenchère, une compétition, corps contre corps. Elle rigole et elle dit :

— C'est trop.

Alors Jackie change de cravate, met une autre chemise.

Maintenant Jackie ne regarde plus Lou, il marche, les yeux tournés vers l'intérieur. Ils arrivent à un square, ils entrent, ils s'assoient sur un banc. Jackie ne dit rien pendant un moment. Après il prend le visage de Lou dans ses mains, il fronce les sourcils, il louche presque, il dit :

— Les mots ne sont pas à moi ni à personne. Quand ils sont dits comme ils doivent l'être, il souligne

« doivent » par un sourire, ils assassinent tout seuls.

N'importe quel mot, dit Jackie.

Il a une voix lente et lourde, il pose les mots un par un, et chaque mot laisse une traînée, une trace épaisse. Après coup seulement on entend ce qui s'est déposé. Toute la haine.

Lou est devenue très pâle. Après elle dit :

— Oui.

Jackie regarde les arbres.

Après un moment Lou se ressaisit, elle hausse les épaules. Elle dit : Il n'y a pas seulement ça.

Jackie dit avec violence : Allez, on s'en va, j'en ai assez de ce banc.

Ils se lèvent et marchent un peu. Le jardin est bruyant, plein d'enfants, de cris.

Jackie donne un coup de pied dans un ballon qui roule près d'eux. C'est le ballon d'un petit garçon qui arrive en courant, tout essoufflé et rouge. Le ballon part, loin, dans la direction opposée.

Lou est mécontente.

— J'ai envie de tuer quelqu'un, dit Jackie.

Lou ne dit rien.

Ils s'assoient sur un nouveau banc.

6

— Tuer, dit Jackie.

Tu vois, il ramasse un gros caillou et il le met devant les yeux de Lou, très près.

Un caillou, ça peut tuer. Mais...

La phrase reste suspendue.

Il reprend, il a un ton de dérision, Lou déteste :

— Un caillou est un caillou.

Il se lève, il regarde Lou avec méchanceté. Il dit :

— Un caillou est un caillou. Marcher est marcher.

Crier, il parle très fort, il hurle presque, est crier.

Il s'assoit sur le banc à côté de Lou. Il la regarde d'un air absent, ensuite il donne un coup de poing dans le banc, d'une façon délibérée, en silence.

Lou le regarde, ensuite elle met sa main sur le poing de Jackie. Elle le caresse un peu, ensuite elle ouvre la main, elle force, un doigt, un autre, elle déplie.

Jackie se laisse faire.

Lou prend la main ouverte de Jackie, elle l'em-

brasse.

— Allez, dit Lou.

Elle embrasse encore la main, ensuite elle la lance en l'air. Jackie la laisse retomber, l'air mauvais. Lou rattrape la main avant qu'elle ne touche le banc, elle la prend dans la sienne, elle la caresse, elle la lance une nouvelle fois en l'air, elle la rattrape en riant. Jackie regarde Lou. Il se détend. Brusquement il se met debout, il prend Lou dans ses bras, il la soulève, elle fait le paquet, il rit, il la jette un peu en l'air, il tourne avec elle en reprenant, sur tous les tons, chaque fois qu'il la jette, heureux :

— Des mots, des mots, des mots.

Le soir avant d'aller au théâtre Jackie et Lou passent chez Max.

Max est un ami de Jackie, en fait son grand ami. Il a quelques années de plus que Jackie et Jackie, il n'est pas le seul, le considère comme un acteur génial. Malheureusement il gaspille son talent, Jackie dit, par paresse, mais, Lou lui fait remarquer, ça n'explique rien. Max vient rarement à ses rendez-vous, travaille peu et trouve, de façon systématique, tout mauvais. Ses critiques sont le plus souvent justifiées, pourtant Max n'en tire ni vanité ni satisfaction. Il boit un peu, mais sans plus. Il traîne.

Quand Jackie est violent, Max dit, en fronçant les sourcils, Tu te donnes vraiment beaucoup de mal, et il s'en va.

Mais il adore Lou. « Un cadeau, cette Lou », dit Max.

Jackie veut qu'il vienne ce soir le regarder et Max

se laisse convaincre.

Le théâtre est une ancienne manufacture aménagée, près du fleuve, un immense espace déchu et rénové. On joue au milieu des poutres, des charpentes métalliques. Escaliers suspendus, plates-formes et gradins, le bois, le fer, les matériaux modernes, l'industrie proche et détournée. Dehors, on le sait, les sables des berges, les cimenteries, et quand le vieux rideau se lève, la scène semble s'agrandir et s'étaler et devenir aussi réelle qu'un sentiment, actuel et mouvant, secret, et en même temps, si extérieur.

Jackie joue, magnifique. C'est une pièce du répertoire, un récit bien connu et toujours terrible, une histoire de prince et d'inceste, plein de drame et de questions. Jackie est sans arrêt sur scène, il marche et il parle, il s'interroge et il demande, et le théâtre est un cadre pour lui, sa force et sa rage sont contenues et cadrées, elles peuvent rebondir, féroces et inquiétantes, il est sur une ligne de crête, chaque parole, chaque geste, chaque mouvement est comme une chose, infinie, détachée, et il entraîne tout le monde, il fait danser tout le monde sur sa corde. Funambule.

Vers la fin, un spectateur des premiers rangs tousse et bouge, sa chaise craque, Jackie rit, et d'un geste il attrape le craquement, il prend le craquement dans la pièce, et il le soulève, il le fait tourner et il le renvoie à la salle.

En sortant, Max dit à Jackie, Tu as été bon, très, très bon, et Lou a un visage d'enfant.

Ils vont dîner, Jackie, Lou et Max, et avec eux vient beaucoup de monde, des acteurs, Claudine, l'amie chez qui Jackie a retrouvé Lou, et encore Morel, un écrivain. Personne n'invite Morel, mais il vient souvent, l'air dégagé. Il est peut-être amoureux de Lou.

Lou ne le supporte pas et elle aurait tendance à se montrer méchante avec lui, moqueuse, ce qui d'ailleurs ne dissuade jamais Morel, au contraire. Mais une fois Max a dit à Lou, Tu sais, Morel n'est pas drôle, il est épouvantable, et depuis Lou ne se moque plus de lui, elle l'ignore.

Le restaurant est plein, on commente la représentation, on parle de Jackie, on lui fait des compliments. Jackie est fatigué et content, il caresse le dos de Lou, il mange. Lou est amoureuse, remplie jusqu'au bord, elle mange aussi, elle rêve, elle voit encore la pièce. Le vin passe, les plats, et tout d'un coup Lou sent qu'on lui parle dans l'oreille, elle sursaute. C'est Claudine.

- Je veux te parler, dit Claudine. Viens.
- Qu'est-ce qu'il y a, dit Lou, sans bouger.
- Viens, dit Claudine.

Lou n'a aucune envie, mais elle se lève, elle va s'asseoir plus loin à côté de Claudine. Claudine est une amie d'enfance de Lou, en ce moment elle gagne sa vie comme dactylo.

– Ça ne va pas, dit Claudine. Je t'assure. Arrête avec lui. Ça finira mal.

Lou hausse les épaules, elle met la main sur la main de Claudine, en souriant.

– Ecoute, dit Claudine, tout à l'heure, j'ai lu une histoire, un type qui frappait sa femme, elle est morte. Lui, il a seulement dit, il voulait se justifier : J'ai frappé ma femme, j'ai frappé toutes mes femmes, et ça ne leur a jamais rien fait.

Claudine s'interrompt, elle regarde Lou.

– Il est dangereux, elle reprend. Il aime ça.

Lou regarde Claudine et elle dit, sérieuse :

– Il n'aime pas ça. Ce n'est pas vrai.

Claudine baisse les yeux.

– Il va te tuer, dit Claudine tout bas.

– Comment ça, dit Lou, agacée. Elle se lève.

– Un jour il va te tuer, dit à nouveau Claudine en regardant Lou.

En rentrant, dès la porte fermée, Jackie enserre Lou.

Il se colle à elle, il l'enlace avec ses deux bras croisés, il l'immobilise et il l'enserme.

Lou tourne la tête, elle présente son profil.

Jackie l'embrasse, embrasse sa joue, et frotte son visage contre ses cheveux.

Lou bouge. Elle provoque, elle cherche.

Jackie la tient plus fort, elle continue à bouger, elle essaye. Jackie se sent brusquement coupé en deux, tout puissant et incapable, envie de pleurer et de mordre, vivre et mourir.

Il respire dans le cou de Lou.

Il met les paumes sur ses seins.

Lou arrive à se retourner, elle presse sa tête contre la poitrine de Jackie, elle force comme si elle voulait entrer.

Jackie lâche Lou d'un coup, il la regarde.

Lou passe et repasse ses mains sur Jackie, elle monte et descend, violente, sans douceur. Elle fait le tour, elle prend.

Mains de Lou.

Jackie se laisse faire.

Il respire seulement.

Il dit tout bas :

— Tu es ouverte.

Lou ne dit rien.

Jackie ferme les yeux. Il dit :

— Je t'aime.

Lou a déboutonné sa chemise, elle l'embrasse.

Jackie ouvre les yeux, il la regarde à nouveau.

Il passe lentement la main sur le corps de Lou, sur ce qu'il peut toucher. Il soupire.

Il dit encore :

— Tu es tellement ouverte.

Ensuite il se penche, il la tient par les épaules, et il prend dans sa bouche un sein, un bout.

Lou fait Non.

Elle s'accroche.

Jackie rit, un demi-rire, étranglé, et prend l'autre sein. Il murmure :

— Ouverte et pointue.

Tout, crie Jackie.

Il soulève Lou dans ses bras et la jette sur le lit.

Le lendemain. Jackie marche dans la rue, il va vers le fleuve.

En marchant, il travaille. Il pense à une scène qu'il joue, il n'est pas satisfait. C'est une réplique, dans la pièce sa mère lui dit : « Mon fils ! Tu as tourné mes yeux vers mon âme et j'y ai vu des plaies sanglantes, mortelles — tout est perdu », et il lui répond : « Mais pourquoi as-tu cédé au vice, cherché l'amour au fond du crime ? ».

Plus Jackie pense, moins il est content.

Il est d'autant moins content que personne, ni Max, ni Lou, ni personne, ne lui a fait de remarques.

Pourtant lui, Jackie, sent que sa façon de dire n'est pas bonne. Trop accrocheuse, trop plate, trop lisible, et tout le monde croit comprendre, flatté.

On peut comprendre, pense Jackie, d'accord. Mais.

Mais quoi ?

Il n'arrive pas à se formuler sa critique. Il marche, énérvé.

Tout en marchant il regarde les gens qu'il croise, il les dévisage sans plaisir.

Les gens le regardent aussi.

Jackie passe à côté d'une vieille femme qui avance lentement, la tête bien droite, en s'appuyant sur une canne.

Il se retourne pour la regarder, elle ne fait pas attention à lui.

Brusquement Jackie a une sensation aiguë comme une gifle.

On le voit entièrement.

Tout, de lui, est vu.

L'extérieur et l'intérieur. Chaque cheveu, chaque morceau de peau, chaque nerf. Chaque idée.

Comme s'il était transparent.

Il marche plus vite, il court presque, il descend sur le quai, il longe le fleuve, il reste les yeux fixés sur l'eau. Rien n'y fait. On le voit, il le sent. On le traverse.

Jackie remonte sur le quai, et trouve un café pour s'asseoir. Il se pose sur une chaise avec précaution. Après il se dit avec horreur qu'il est fou et qu'il se prend pour une vitre.

Il boit une bière, une autre, rien ne s'arrange. La panique grandit.

A la troisième bière il arrive à lever les yeux. Une jeune femme est attablée un peu plus loin. Jackie ne la trouve pas du tout jolie, elle serait même assez laide.

Il se dit, dans un sursaut, qu'il doit l'aborder.

Il va vers elle. Il lui dit : « Vous êtes si jolie, mademoiselle ! »

Il s'entend, il a l'impression d'être un gamin, et au même moment la sensation horrible s'éloigne. Elle ne disparaît pas, elle s'éloigne.

Plus tard dans la soirée, après la représentation, ils sont au restaurant, Jackie raconte à Max ce qui lui est arrivé.

— J'ai pensé, dit Jackie, que je joue peut-être à cause de ça.

De cette transparence. Je me demande si elle n'est pas toujours là, derrière. Parfois les mots l'arrêtent. Pas toujours, ça non. Mais parfois.

Je ne sais pas comment, dit Jackie.

Max écoute, mais ni lui ni Lou qui écoute aussi ne trouvent quoi dire. Il y a un silence, un malaise. Max se met à son tour à raconter, il parle d'un film qu'il a vu récemment, il s'adresse surtout à Lou :

— C'est un film qui se passe à la fin de la Seconde Guerre, en Italie, dit Max. C'est dans une ville détruite, les troupes américaines ont débarqué et un soldat américain, un Noir, fait la connaissance d'un petit Italien, un gamin des rues. Le Noir et le même se

baladent dans les ruines, le Noir est un peu ivre, il parle à l'enfant dans sa langue, l'enfant l'écoute, il doit comprendre un peu, lui parle italien, ça se croise, ils jouent. Le soldat raconte sa vie, il rêve à son retour, comment il sera accueilli, il sera un héros, après il revient à la réalité, il sait bien que non, héros rien du tout. Il parle de sa maison misérable, dans le Sud, et il se met à chanter un blues. L'enfant l'écoute, enchanté.

Max s'arrête et dit : C'est un moment tellement beau.

Il reprend :

— Le soldat, qui a beaucoup bu, a de plus en plus sommeil, il veut dormir, et l'enfant le secoue, le secoue, le soldat rit, mais l'enfant ne veut pas qu'il dorme. Ils sont arrivés sur des dunes, au bord d'une plage pleine de débris, et là le soldat s'endort pour de bon. L'enfant continue à le secouer, il dit, il répète sans arrêt : Dors pas, dors pas. Si tu dors, je vole.

Max s'arrête encore. Il regarde Lou. Lou hoche la tête.

— Après, dit Max, le soldat se réveille sans ses chaussures. Il retrouve l'enfant, il est furieux, il veut le punir, il exige de voir ses parents. L'enfant l'amène chez lui, on voit seulement des ruines, l'enfant montre le ciel, les avions, il mime les bombardements. Le soldat s'enfuit.

Max secoue la tête. Il dit : Le regard de l'enfant quand le soldat s'en va.

Jackie et Lou ne disent rien.

Max regarde Lou. Tout d'un coup il a l'air malade. Il chuchote, sa voix tremble :

— Moi, j'aime tellement dormir, dit Max.

Morel, assis un peu plus loin, a entendu la dernière phrase de Max. Il s'approche en disant, Voilà un aveu, c'est bien.

Il répète en s'asseyant à côté d'eux : C'est bien.

Il ajoute :

— Les aveux sont l'âme de la littérature.

Max regarde ailleurs. Jackie dit, Sûrement pas, et commande encore du vin. Lou regarde Morel avec agacement.

Morel sourit et va dire quelque chose, Jackie lui coupe la parole, mais il s'adresse à Max :

— Rien, dit Jackie, rien de ce qui prolonge, aucun mot qui prolonge, il souligne « prolonge », peut-être parce que le terme est bizarre, rien de ça ne tient le coup.

— Ne tient le coup ? demande Max.

— Dans les cas comme je disais tout à l'heure, dit Jackie.

Il répète : Prolonge. En ligne directe, il explique. Morel le regarde en plissant des yeux.

— Et un coup de poing, ça ne prolonge pas ?

— Si, dit Jackie sans se troubler. Justement.

— Je ne comprends pas, dit Morel avec ironie. Un aveu exige du courage. Le courage de reconnaître qui on est. Pas celui qu'on a cru être. Jamais d'une seule pièce. Ni bon ni mauvais. Humain, dit Morel.

Lou fait une grimace. Morel la voit et sourit plus fort.

Pris d'inspiration, il sort son stylo et un carnet et fait le geste d'écrire une phrase. Après il lève la main, il écarte les doigts, ensuite il ferme le poing. Il regarde Jackie, Lou est traversée par la pensée : Il regarde Jackie, comme si cela devait la surprendre, et il dit, il a un ton de provocation, mais très sérieux :

— On écrit avec la main, c'est pareil pour frapper ou pour prendre.

— Non, dit Jackie.

Mais, il ajoute en souriant à son tour, c'est vrai pour l'aveu. Je veux dire, la comparaison. Elle est juste pour l'aveu.

Il hausse les épaules. Il dit :

— Avouer. Frapper. Prendre.

Il se lève, il dit à Lou, Allez, on y va. Max se lève aussi. Morel les regarde partir en sifflotant.

Un jour suivant, l'après-midi, Lou remonte la rue et entre chez le boucher. Le patron n'est pas là, il y a seulement un garçon, très jeune et très blond, qu'elle a déjà remarqué. Il est en train de nettoyer une machine.

— Bonjour, dit Lou. Le patron n'est pas là ? Je peux repasser.

— Non, pas la peine, dit le garçon. Je vais vous servir.

Il la regarde gentiment.

Lou dit Merci, énonce ce qu'elle veut et attend. Le garçon s'active. Lou le regarde, d'abord distraitement. Ensuite elle se rend compte qu'il est vraiment très jeune. Elle lui demande sans réfléchir :

— Vous avez quel âge ?

— Quatorze ans, dit le garçon.

Lou est étonnée. Avant qu'elle ne formule sa question, le garçon dit :

— Je suis en stage. J'apprends.

— Ah, dit Lou.

Mais, elle dit au bout d'un moment, vous travaillez.

— Je travaille, dit le garçon. Je travaille. Mais je suis en stage. Je ne suis pas payé. Il insiste et Lou comprend qu'il lui dit cette phrase pour la rassurer. Elle hausse les sourcils.

— J'ai pas l'âge, dit le garçon. C'est un stage seulement. Il répète.

La jeunesse du garçon impressionne Lou de plus en plus, ou plutôt, s'imprègne en elle, Lou l'absorbe comme une éponge. Le garçon est très joli, la peau blanche, les traits fins, avec ses cheveux blonds.

— Mais, dit Lou, je vous vois surtout nettoyer, quand je viens. Et faire des courses.

Tout d'un coup elle pense qu'il lui faut absolument connaître le nom du garçon, c'est pour elle une nécessité absolue.

Elle dit :

— Comment vous vous appelez ?

— Pierre, dit le garçon. Pierrot.

— Vous apprenez vraiment quelque chose, demande Lou.

Pierrot, qui a fini de découper la viande et de la peser, lève la tête. Il regarde Lou, c'est un drôle de regard, Lou n'arrive pas à le définir.

— Bien sûr, dit Pierrot. Bien sûr que j'apprends. Moi, dit Pierrot, il fait une pause, moi, je connais tout de l'épaulé.

Lou reste saisie. Après elle prend sa viande et paye. Au moment de passer la porte, elle s'entend dire :

- Au revoir, Pierrot, bonne journée.
- Au revoir, dit Pierrot en souriant, gentil.

Dans sa cuisine, face au paquet de viande, Lou pense à Pierrot. Elle le revoit dans la boucherie, répondant, bien calme, à ses questions. Elle se souvient de ses cheveux blonds, elle ne voit plus ses traits, elle se souvient seulement qu'ils étaient fins.

Lou aimerait penser à autre chose, elle quitte la cuisine en jetant un dernier regard sur le paquet et subitement le mur de la cuisine devient une énorme tranche de viande, rouge et muette, et Pierrot, minuscule, disparaît derrière, Lou l'entend clairement crier avant de disparaître, Moi, je connais tout de l'épaule.

Lou secoue la tête, l'image résiste.

Lou va vers la chambre où Jackie est en train de lire, allongé sur le lit, de temps en temps il dit un mot à voix haute, et tout d'un coup elle se ravise. Elle se dit que Non, justement elle ne doit surtout pas raconter ça à Jackie. Après elle se demande pourquoi.

Elle se sent oppressée, elle ne sait pas si c'est par

l'image ou par le sentiment absurde qu'il ne faut pas raconter cette histoire à Jackie.

Comme s'il fallait le protéger, se dit Lou.

Elle lance à Jackie, J'ai oublié quelque chose, et elle ressort, elle retourne à la boucherie.

Quand elle arrive, Pierrot est encore là, avec le patron. Lou a chaud, elle a couru. Elle dit Bonjour au patron et demande n'importe quoi.

Le patron la sert, Pierrot est en train de balayer. Il a l'air de faire partie du magasin, un élément parmi d'autres, à côté des étagères et des machines, actif et dérisoire au milieu de la boucherie blanche.

Lou regarde dehors, la rue, les nuages.

Quand elle regarde de nouveau Pierrot, elle est en colère. C'est cette phrase, se dit Lou. Une phrase d'idiot.

En payant elle dit au patron :

— Tout à l'heure c'est Pierrot, elle le montre, qui m'a servi.

— Il se débrouille, dit le patron. C'est un brave petit gars.

Evidemment, dès que Lou est dans la rue, sa fureur se retourne contre le patron. Un salaud, enrage Lou. Toute la journée elle se le répète et le lendemain elle fait une petite enquête dans le quartier. L'enquête l'instruit sans la calmer. En fait le patron n'est pas méchant. Bien sûr, il prend régulièrement des jeunes en stage, mais il ne fait rien de contraire aux lois. De plus il donne toujours aux gamins de l'argent, chose qu'il n'est nullement tenu de faire.

Il y a bien pire, apprend Lou, ne serait-ce que son voisin le boulanger, père de deux enfants qu'il garde au magasin des dix, douze, quinze heures par jour, c'est la famille.

Lou tourne au milieu de ces anecdotes et ce qui revient sans cesse, ce qui condense en quelque sorte sa colère et son impuissance, c'est la phrase de Pierrot, cette phrase stupide.

Elle voit Pierrot en train de nettoyer la grande

boucherie blanche, elle voit ses cheveux blonds, son regard clair, gentillesse, douceur, elle entend sa voix, le ton simple, limpide. Une eau qui coule, se dit Lou, simple et limpide comme une eau, et elle est à chaque fois écœurée.

Elle continue à être obsédée par l'idée incongrue que Jackie ne doit rien savoir de tout ça, elle en vient à s'énerver contre Jackie, elle lui en veut.

Elle est tellement envahie qu'une après-midi, c'est un jour de relâche, Jackie et elle, et Max, sont dehors à une terrasse, brusquement, sans le décider, elle raconte tout.

Elle raconte depuis le début, la rencontre avec Pierrot, son patron, tous les autres. Elle insiste, elle a maintenant l'impression pénible de faire quelque chose de mal, sur la douceur de Pierrot, sa gentillesse, et sur cette phrase, si simple et, dit Lou, si bête.

Jackie ne dit rien, absolument rien.

Il a écouté, buvant sa bière.

Il ne dit rien.

Lou se demande s'il est vraiment là. Elle va se fâcher, quand Max lui dit tout bas à l'oreille, Jackie est en train de regarder une femme qui passe :

— C'est un transparent, ton Pierrot.

Lou est effrayée.

Jackie n'a rien entendu, il continue de regarder la foule.

Max est content, parfois il peut avoir un côté fat. Il sourit à Lou. Lou est blanche, elle regarde ailleurs, elle est en train de se répéter à toute vitesse, en automate, Heureusement que Jackie n'a rien entendu.

Max cesse de se trouver intelligent. Il murmure à Lou :

— Je plaisantais, allez, et il se lance dans une imitation facile mais réussie, il fait rire Jackie et avec Jackie, Lou.

Mais Lou reste hantée par Pierrot

Elle entre souvent dans la boucherie, elle cherche à conjurer. Pierrot est toujours le même, souriant et blond, calme et serviable.

Il répond toujours quand Lou lui parle.

Parfois un copain est là avec lui, un garçon qui va encore en classe, Lou entend qu'il lui donne des nouvelles.

Un soir, elle a cru surprendre Pierrot et son copain

qui jouaient avec la viande. Elle n'a pas été sûre. Elle a remarqué en entrant un grand nombre de lapins et de poulets entassés dans un coin, découpés d'une drôle de façon, des membres et des têtes dispersés, de la peau qui pendait. Pierrot lui a souri, lui a dit Bonsoir, le copain s'est mis à ranger des paquets de chips.

Quelque chose flottait dans l'air, une chose insaisissable. La blancheur de la boucherie enveloppait tout.

Une autre fois elle a vu Pierrot qui partait en mobylette. Elle l'a regardé enfourcher l'engin, gracieux et souple, presque désincarné.

— Il n'a pas l'air malheureux, tout de même, a décidé Lou.

Mais une semaine plus tard, Claudine et Lou remontent la rue, les bras chargés de courses, Lou remarque encore Pierrot. Il est en train de descendre la grille.

C'est une soirée claire et chaude, rumeurs, plaisirs, tout semble vivre de négligence tranquille et aller vers le repos. Lou salue Pierrot et Pierrot répond, il continue de descendre la grille.

La grille recouvre la vitrine du magasin, Pierrot se redresse et regarde Lou.

— Non, se dit Lou, en reprenant sa pensée au même point comme si le temps n'avait pas compté, il n'a pas l'air malheureux.

Elle regarde encore la grille. Pierrot est en train de dépoussiérer son pantalon, consciencieux, et d'un coup le geste de Pierrot, ce geste petit et appliqué, démolit Lou.

Elle a envie de pleurer.

Elle essaie de parler à Claudine. Claudine ne

comprend rien. Elle ne fait que répéter, inquiète et perfide : C'est Jackie qui te met dans cet état, c'est tout.

Jackie.

Ce qui se passe : rien de visible. Mais il arrive que Jackie entre de plain-pied dans le monde.

Un pas, un autre pas.

Un geste, un mot, un mouvement imperceptible.

Et Jackie entre, les portes sont ouvertes, les murs sont tombés, les fenêtres sont béantes, les coins ne sont pas marqués mais ils se devinent, les angles, tout se devine, la nature est derrière sans doute, et l'herbe, et la forêt, et les chemins. Jackie entre.

Un nuage file, le ciel s'écarte. Plus de barrières. Le ciel explose lentement, le bleu arrive, Jackie en fait déjà partie.

Il a glissé, il est dedans.

Il n'a pas peur, non. Il ne peut pas avoir peur.

Il est envahi par une certitude, elle est venue comme une vague, immense et simple, silencieuse. Elle s'est plaquée contre lui, lourde et claire, et maintenant

ils se tiennent ensemble, indistincts, mêlés, et il est pris dans cette présence, une présence pure et sans contenu, identique à lui-même, implacable.

Il se bagarre.

Il est au restaurant, c'est la brasserie habituelle, il se lève de table, péniblement, on peut sentir le poids qu'il porte, sur le dos, les épaules, il secoue la tête, les cheveux hirsutes, il est depuis longtemps en sueur. Il a envie d'arracher sa chemise, il ne le fait pas, il arrache la nappe, tout dégringole, les assiettes, le vin, il regarde le blanc de la nappe, le rouge du vin.

La nourriture est éparpillée.

Coups de pied dans une chaise, vin et verres cassés, tissu déchiré, du liquide coule.

Il ne dit rien. Il n'a rien à dire.

Rien de rien.

Mais c'est fait. Un trou.

Sortir. Marcher.

Encore marcher.

Et dormir plus tard comme un ogre.

Tout le monde a regardé Jackie partir. Le restaurant entier, Lou et Max, Claudine, Morel.

Quand Jackie quitte le restaurant en traînant la nappe derrière lui, le patron dit à Lou :

— Cette fois-ci, c'est fini. Je ne veux plus le voir.

Morel s'approche du patron, il lui met la main sur l'épaule et dit :

— Je paye.

— D'accord, dit le patron. Mais il ne remet plus les pieds ici.

Morel rit et va s'asseoir à côté de Lou. Lou est assise en face de Max et de Claudine.

Claudine aurait manifesté un triomphe discret, mais la venue de Morel l'en empêche. Elle se contente de regarder Lou.

Lou regarde ses deux mains posées à plat sur la table, ses ongles pailletés de toutes les couleurs, son bracelet en verre, elle imagine ses chaussures, neuves et

très hautes, sous la table. Elle se passe la main dans les cheveux.

Morel se penche vers elle.

Il est très bien habillé, comme d'habitude, ce soir cravate large, chemise à rayures, pas de veste et un chapeau. Il affiche des joues non rasées. La seule entorse à son élégance excessive : une chaîne autour du cou avec un stylo, qui pend.

En s'asseyant il fait le geste de mettre le bras sur les épaules de Lou mais devant son regard il s'abstient. Il dit :

— « Avouer, frapper, prendre. »

Lou hausse les épaules. Elle dit, elle s'adresse à Max :

— Il avait tellement bien joué.

— Bien joué ? demande Morel.

— Vous ne savez pas ce que c'est, dit Lou avec violence.

— Rien de ce qu'il fait sur scène ne vaut ce qu'il a fait tout à l'heure, dit Morel.

C'est son malheur, dit encore Morel d'un ton pénétré.

Lou se lève sans rien dire, Claudine la suit.

Max, qui était prostré depuis le départ de Jackie, se redresse et dit à Morel :

— Décidément.

— Moi, dit Morel, je l'aime.

— Ah bon, dit Max.

Mais le lendemain matin tôt on téléphone à Jackie, on lui propose un contrat pour la rentrée, un rôle dont il avait très envie. Dans l'excitation, tout passe, tout passe.

Jackie travaille avec acharnement. Il grimpe, il monte. Il dit à Lou qu'il sent qu'il approche parfois de ce qu'il veut plus que tout : une certaine façon de faire entendre les mots comme s'ils venaient du dehors, comme si, tout en étant rattachés bien sûr à la personne qui les prononce, à la situation, ils appartenaient aussi, et peut-être d'abord, à l'espace lui-même, qu'ils étaient des objets solides, pris et découpés dans l'espace, dans le grand fond coloré sans couleur. Sur de tels objets on peut venir buter, dit Jackie. Ils vous arrêtent.

A propos de la scène au restaurant, il a dit seulement une chose, une seule. Lou et lui venaient de faire l'amour et Lou était encore sur lui, molle et douce et en train de l'embrasser. Jackie avait roulé Lou sur le

côté, l'avait regardée et avait dit :

— Ne t'en va jamais.

— Pourquoi je m'en irais, avait dit Lou, et aussitôt la réponse avait plané, évidente.

Jackie avait dit, il ne regardait plus Lou :

— Il n'y a rien de plus abstrait qu'un meurtre. Celui qui tue est abstrait.

Je crois avoir compris ça, avait dit Jackie.

Il avait cessé de parler et il s'était mis à embrasser Lou. Il embrassait centimètre par centimètre, en commençant par une épaule, en descendant vers le sein.

Lou, maintenant allongée sur le dos, attentive.

Au bout d'un moment elle avait tendu la main et elle avait attrapé Jackie. Elle avait pris un ton canaille en fermant les yeux :

— Qu'est-ce que tu veux dire, abstrait ?

— Je ne sais pas, avait dit Jackie en continuant à l'embrasser. Mais des fois, il avait mis sa propre main sur la main de Lou et avait serré fort, des fois je vois un homme dans la rue et je me dis, ce qu'il y a de plus féminin chez cet homme, c'est son sexe.

— Oh, avait dit Lou.

— Des fois, avait dit Jackie.

Lou vit un moment pénible. Dans la pièce nouvelle, dont les répétitions commencent, il y a une scène où une femme est nue, et Jackie doit tourner autour d'elle, parfois l'effleurer. La scène met tout le monde mal à l'aise, mais pour Lou elle est presque insupportable.

Ce que l'actrice doit faire est difficile. Présenter son corps nu et en même temps se retirer très loin, montrer la nudité seule, sans la beauté, une nudité en quelque sorte de naissance. Au début l'actrice, c'est normal, est dans la parade. Mais, et sans doute Jackie, la façon dont il tourne autour d'elle, y est pour beaucoup, peu à peu elle change. La séduction s'efface, autre chose émerge.

Lou a vraiment du mal. Pire que jalouse. Faire sauter le théâtre.

Jackie ne pense qu'à son travail. Au point qu'il a dit une fois à Lou, il parlait de la femme et de sa

difficulté à lui, il a dit en soupirant : Elle a tellement de seins. Lou a cru disparaître.

Une nuit elle se réveille et elle regarde Jackie dormir.

Il dort sur le ventre, les bras serrés autour de l'oreiller, lourd et sérieux, entièrement occupé par cette activité, dormir.

Lou regarde son dos, ses épaules, ses jambes. Elle sourit. Sûr de lui, ce Jackie, pense Lou.

Elle est attendrie.

Mais, elle continue de penser, il est sans méchanceté, sûr de lui comme un enfant peut l'être, aucune question à son propre sujet mais toujours débordant de questions sur l'autre.

Elle se sent envieuse. Elle regarde l'épaule de Jackie, elle voudrait mordre.

Jackie murmure, il bouge un peu. Tout d'un coup, c'est brutal, Lou est traversée par son mouvement. A côté d'elle, en elle, Jackie, et la présence si forte, si matérielle, comme le désir prenant corps, d'un risque : se retrouver, se surprendre.

Elle se met à chanter tout bas. Elle chante, elle s'étire en mesure, elle trace le rythme dans l'air.

Jackie ne se réveille pas. Il se tourne, les yeux fermés, il met sa tête sur la poitrine de Lou, il vient sur elle, dans son sommeil il la prend.

Quelques jours plus tard il y a une petite fête chez Jackie et Lou, et Lou, plongée dans ses préparatifs, envoie Jackie à la boucherie. Elle se dit, quand il sort, qu'elle n'aurait pas dû. Après elle pense à autre chose.

Jackie descend la rue en sifflotant, heureux de la ville joueuse et chaude, de la soirée qui s'annonce, de ses répétitions. Il est content de son travail.

Il entre dans la boucherie. Pierrot est seul, debout derrière le comptoir, il regarde ses mains.

Jackie s'arrête dans l'entrée. Pierrot ne lève pas la tête, il continue de regarder ses mains posées sur le comptoir.

Jackie les regarde aussi. Il ne voit rien, des mains.

Il a l'impression étrange qu'il devrait voir quelque chose, il fixe attentivement le comptoir, il fronce les sourcils. Il voit seulement les mains de Pierrot.

Il lève les yeux, Pierrot ne semble pas s'être aperçu de sa présence, il est là, absorbé, immobile.

Jackie regarde la boucherie et s'étonne de ne l'avoir jamais remarquée, ce grand volume blanc avec des bouts rouges accrochés, des morceaux posés. Cette absence, Jackie cherche, mais quand le mot arrive il est surpris, cette absence de forme.

Une boucherie informe pleine de viandes informes. On pourrait s'y perdre, pense Jackie.

Il hausse les épaules, mécontent de cette pensée stupide, et regarde de nouveau Pierrot.

Pierrot est pareil. Il regarde ses mains.

Jackie regarde les mains de Pierrot, il les scrute. Ce sont des mains.

Il est brusquement au bord de l'angoisse. Lui, Jackie, devrait absolument voir quelque chose et il n'y arrive pas.

Peut-être Pierrot fait exprès. Mais non.

Jackie avance d'un pas dans le magasin et demande, très fort, Il y a quelqu'un ?

Pierrot ne sursaute même pas. Il lève lentement les yeux, et dit, Vous désirez ?

Jackie s'approche du comptoir, très près de Pierrot. Il a envie de l'écraser.

Il dit ce qu'il veut. Pierrot lui donne. En sortant Jackie se retourne. Pierrot est debout derrière le comptoir en train de regarder ses mains.

En rentrant Jackie fait tout pour oublier Pierrot, et il l'oublie.

Les gens arrivent, nombreux, l'espace rétrécit et bouge, les murs et le parquet peints en blanc glissent et tanguent, on mange et on boit, on danse.

Pendant la fête Max est très en forme. Il a commencé par dérider Claudine en la complimentant sur sa robe, bleue, le tissu, la coupe, l'allure et le volant, il lui explique si bien comment la robe met en valeur ses jambes longues et fines que Claudine se détend, sourit et se retrouve, toute douce, en train de danser avec un garçon joli et bouclé et sans trop de sexe.

Une jeune actrice tourne autour de Max et Max, qui a essayé plusieurs chapeaux devant la glace, fait pour elle, et pour tout le monde, un numéro comique dont Morel, exclu bien sûr de la fête, est l'objet.

— La littérature, déclame Max, le théâtre...

Au-delà de la clownerie, il arrive à saisir, ton de la

voix, jeu des paupières, cette chose déplaisante qui flotte autour de Morel, ce mélange qu'on peut trouver chez des prêtres, des adeptes, une façon de parler de lui-même comme si c'était un effort, une peine, avec au même moment un air de jouissance mystérieux et suffisant.

— Je vais avouer, dit très fort Max, en Morel.

Tout le monde attend.

— Je vais avouer, dit à nouveau Max, il change son chapeau d'inclinaison.

On le regarde. Max enlève son chapeau.

— Je vais avouer, chuchote Max.

Le rire commence à prendre.

Un silence, ensuite Max fait le geste d'unifier l'assistance et lui-même, il englobe largement le public. Il dit :

— Le scandale est la garantie du vrai. Le vrai est la garantie de l'art. Et l'art. Max s'arrête. Et l'art. Il s'arrête encore.

Il regarde la jeune actrice, il lui met la main sur l'épaule, protecteur et fraternel. Tout d'un coup il l'embrasse violemment sur la bouche. La jeune actrice répond. Après Max dit, les yeux dans le vague :

— Et l'art, c'est la continuation de la Guerre par d'autres moyens. Je mets une majuscule à Guerre, note Max en souriant d'un air affable.

Au milieu de son rire, Lou est traversée par une tristesse, le sentiment d'une fuite du temps, d'une perte.

Quand le numéro de Max est fini elle l'invite à danser et Max et elle et la jeune actrice tournent longtemps ensemble.

A la fin de la fête Lou et Jackie restent seuls. Lou met un disque, ils continuent de danser. Jackie est un peu ivre, c'est seulement au bout de la troisième fois qu'il se rend compte que Lou remet toujours le même disque. Il rit et dit à Lou, Tu l'aimes, cette chanson. Lou aussi est un peu ivre, elle s'assoit par terre en tenant Jackie par la main.

— Je ne l'avais jamais entendue comme ça, dit Lou. Jamais. Je pourrais l'écouter cent fois.

Elle s'allonge à côté de Jackie. Ils restent en silence un moment, ensuite Lou se met à parler en regardant le plafond :

— La chanson dit que la vie se partage en deux moments, Lou parle d'une voix fluide, excitée. Dans le premier moment, vivre est facile, dit la chanson, c'est l'été, on vit entouré par ce qui est bon, le coton qui grandit, il est haut et mousseux dans le champ, un père riche comme le sont les pères, et une mère, ah, une

mère belle à regarder. La musique balance et on sait tout ça, le champ, et le coton, et l'été.

C'est l'enfance, dit Lou. Elle embrasse Jackie avec passion.

C'est l'enfance, elle continue, telle qu'on peut la rêver, mais comme un moment vrai, qui existe par lui-même. Il n'est pas envahi, occupé par autre chose, c'est un moment entier, plein.

Mais, Lou regarde Jackie, après elle regarde de nouveau le plafond, ce moment est entier, plein, parce qu'il contient une promesse : un de ces matins, dit la chanson, tu vas te réveiller, et tu partiras, les ailes ouvertes jusqu'au ciel. Lou étend les bras, elle les referme sur Jackie, elle les ouvre à nouveau.

C'est le second moment, différent. Lui aussi il existe par lui-même. Il est posé à côté du premier.

Ce deuxième moment, Lou réfléchit, on sait qu'il n'ira pas sans peur. On le sait parce qu'il est différent du premier, et dans le premier, dans ce moment rêvé de l'enfance, il n'y a aucune peur, on est protégé.

Mais, Lou tourne son visage vers Jackie, c'est une peur qui va avec la rencontre, avec cette rencontre du ciel. Elle rit d'un rire très joyeux. C'est une peur qu'on peut vouloir affronter.

Jackie écoute, il fronce les sourcils.

— Il n'y a aucune nostalgie, continue Lou. La nostalgie fait couler un moment dans un autre, déborder l'un dans l'autre comme une tache, une bavure. Ici, chaque moment est net, distinct. Entre les deux, cette promesse.

Lou reste en silence, rêveuse.

— On est surpris, dit Lou, comme, elle hésite, comme lorsqu'on voit vraiment un enfant.

Un enfant qui joue, seul. Un enfant qui passe dans la rue en courant. Un enfant qui regarde.

Et on sent que l'adulte est là, sans être là. Il est là, Lou se tourne vers Jackie, seulement dans cette promesse que l'enfant porte. Cette promesse faite par l'adulte, portée par l'enfant. Un de ces matins, Lou chante, tu te réveilleras, tu ouvriras tes ailes, tu partiras.

Maintenant Jackie s'est redressé, il a un peu repoussé Lou, il la regarde. Lou dit :

— Ce partage de la vie, ces deux moments, on les sent dans la voix, une voix de femme caressante, prenante, mais simple aussi, une voix qui affirme. Elle est pleine et ronde, elle est comme l'origine, comme l'autre rencontre à l'origine, et elle donne, elle contient et elle donne, le monde de l'enfance, avec sa promesse.

Lou chantonne l'air. Après :

— On entend dans cette voix que partir, c'est pouvoir partir. Pouvoir partir, répète Lou, comme pouvoir aimer.

En fait, dit Lou, cette chanson parle de l'amour. Plus je t'en parle, plus je me sens amoureuse.

Elle caresse le visage de Jackie. Jackie ouvre les yeux très grands, il cherche à voir Lou. Lou lui ferme les yeux avec la main et l'embrasse, le cou, l'oreille, la bouche.

— Cette vie partagée, ces deux moments différents, dit encore Lou. Dans l'amour on peut vivre ça. Dans l'amour on peut trouver ce qui rend le temps de l'enfance plein, sans nostalgie, cette promesse de départ, cette force.

— Je ne comprends pas, dit Jackie. Il se lève brusquement, il commence à ranger.

Lou se lève aussi, tout d'un coup elle se demande ce qu'elle a dit.

Elle essaye de reprendre. Jackie refuse.

Les répétitions continuent, tout le monde a beaucoup de travail. Lou remplace une amie ouvreuse dans un cinéma.

Un soir avant de chercher Jackie, elle boit un café à un grand comptoir.

Le café est silencieux. La patronne, ça doit être elle, Lou l'a vue compter l'argent de la caisse, lève les yeux du journal et dit : C'est épouvantable.

Elle regarde Lou.

Elle ajoute, la main sur le journal : Et moi je le connaissais.

Elle corrige :

— Pourquoi je dis : je le connaissais. Je le connais.

Lou ne veut pas écouter. Elle fait comme si elle était au courant.

— Tenez, dit la patronne, ça me dégoûte. Elle donne le journal à Lou et se met à essuyer des verres.

Lou met le journal dans son sac sans le regarder,

elle paye et s'en va.

Quand elle arrive au théâtre, avant même d'entrer, elle sent une agitation.

Jackie vient vers elle, il est pâle, bouleversé.

Il entraîne Lou sans rien dire. Ils marchent un temps. Ils arrivent au fleuve, Jackie dit seulement, Viens, et ils descendent près de l'eau.

– Tu as entendu l'histoire, dit Jackie.

– Quelle histoire, demande Lou.

– Ce qui est arrivé là-bas, dit Jackie, en faisant un geste vers la ville. Là-bas, il répète, dans les immeubles. Il montre.

Lou dit, Non.

Jackie ne dit rien pendant un moment, de temps en temps il secoue la tête.

– Un gamin, dit Jackie. Un gamin de neuf ans. C'était un anniversaire, il a demandé à son père de lui prêter sa carabine, le père lui a prêté, le gamin avait des cartouches, il a tué une petite cousine qui l'embêtait. Une balle dans l'oreille, dit Jackie. Il regarde le fleuve.

Et, dit Jackie. Il s'arrête, il dit de nouveau : et. Il continue :

– Le même gamin avait déjà tiré sur un de ses petits copains, il y a trois ans. Ils se disputaient, il était allé chercher la carabine, la même. L'autre n'est pas mort, mais presque.

Tout le monde en parle, dit Jackie les yeux fixés sur le fleuve.

Après il regarde Lou. Il murmure : On ne donne pas son nom. Ni nom, ni photo. Il est mineur.

Pas de nom et pas d'image, répète Jackie et il a l'air hagard.

Il se lève, il se met à marcher. Il répète sans arrêt :
— Pas de nom, pas d'image.

Lou se lève et lui met la main sur l'épaule. Jackie continue à marcher, il se calme un peu.

— Quand on m'a raconté l'histoire, j'ai senti, comment t'expliquer, un tremblement de terre à l'intérieur. Je me disais : C'est normal, c'est normal, je n'arrivais pas à penser autre chose.

C'était comme si je voyais, pas l'assassin, puisqu'on ne peut pas le voir, mais l'acte. L'acte tout seul, répète Jackie.

Et je me suis dit, Un jour il viendra jusqu'à moi. L'acte. Tu vois, il fait un geste dans l'air, il trace une ligne, il viendra de je ne sais où, il traversera l'air, il arrivera jusqu'à moi, et il me prendra. L'acte viendra et m'avalera, dit Jackie.

Lou secoue la tête, sans voix.

Brusquement Jackie s'arrête et il regarde Lou en

face.

— Ce sera ça, ou Pierrot.

Lou sursaute.

— Oui, oui, Pierrot.

Lou est stupéfaite, éclatée. Au même moment elle sent l'angoisse s'enfoncer en elle, devenir lourde et collante, un ciment.

Jackie est devenu tout à fait calme et il regarde Lou, Lou le perçoit bien, avec haine. Il dit :

— Je t'ai entendu, qu'est-ce que tu crois, quand tu as raconté Pierrot. « Moi, Jackie imite, ce n'est ni la voix de Pierrot, ni la voix de Lou, c'est une voix horrible, douce et plate, complètement plate, inhumaine, pense Lou, moi je connais tout de l'épaule. »

Jackie se tait. Après :

— Il est stupide, ton Pierrot. Un idiot.

Ses mots à lui, c'est pas des mots. C'est rien du tout. C'est la même chose que du silence, Jackie rit d'un air mauvais, il s'agenouille et fait comme un enfant le geste de tirer à la carabine, le silence du diable. Il ressemble exactement à un enfant, pense Lou, et pourtant c'est étrange comment il reste lui-même, Jackie.

Il recommence à marcher, Lou le suit. Il marmonne :

— Je le connais, ton Pierrot, je le connais.

Il va, il vient, il a un nom, c'est pas comme l'autre, mais lui, il est déjà avalé. C'est fait.

Il a l'air doux comme ça, dit encore Jackie.

Il est déjà avalé, il répète.

Jackie avance à grands pas, Lou court après lui. Les paroles de Jackie résonnent dans sa tête, mais, elle se demande pourquoi, elle ne sent plus d'angoisse.

Jackie marche, Lou le regarde. Le visage de Jackie lui semble se détacher sur de l'air, sur du vide. La force apparaît, incroyable, tendue, mais on voit aussi quelque chose de passif, de dense, comme dans la fatigue, une passivité vivante qui rapproche des choses.

Lou regarde Jackie. Son visage change, se durcit, et Lou se sent émue d'une émotion qu'elle reconnaît. C'est le visage d'un homme, l'idée traverse Lou, lorsqu'il désire, au moment où le désir le prend, lorsque sa force à lui, sa force d'homme, croise une force plus vaste, qui vient de plus loin. Et la femme qui le voit, ou qui l'imagine, est émue d'une émotion particulière, qui la saisit un instant, et qui introduit, peut-être, son désir à elle.

— Jackie, dit Lou.

Jackie regarde Lou. Il ne dit rien, il continue de marcher, mais Lou sent qu'il s'apaise.

Il s'arrête brusquement.

— Je n'ai pas l'intention de me laisser avaler, dit Jackie.

Il ne dit rien pendant un temps. Après :

— J'ai vu une fois une maison qu'un homme avait construite avec des morceaux de verre, de vaisselle cassée, des débris jetés, des déchets. Il avait passé sa vie à la construire, c'était impressionnant, toute sa vie une maison entière en mosaïque, les murs, les chaises, le lit, il y avait même une machine à coudre pour sa femme, tout était recouvert avec les morceaux qu'il avait trouvés, rassemblés. Il racontait qu'il avait vu cette maison en rêve. Pour lui, c'était un lieu où il pourrait vivre.

Dans ses mosaïques, maintenant Jackie a un ton rêveur, on voit le ciel, et des paysages, des femmes, des couleurs. On voit les mers et les continents. On voit le monde.

Jackie se tait pendant un moment, long. Le silence reste léger, élastique.

— Il disait aussi, Jackie continue, que cette maison et lui-même étaient pareils, lui aussi était fait de morceaux, de débris, il avait été jeté. Jackie se penche et prend par terre une poignée de cailloux, il laisse les cailloux dans sa main ouverte.

Il avait voulu ramasser ces débris, ces morceaux, dit Jackie, les ramasser, les garder, et en faire autre chose.

Un lieu, où il pourrait demeurer.

Avec tous ces morceaux, dit Jackie en regardant
Lou doucement.
Avec toutes ces petites parcelles.

Jackie recommence à travailler. Un événement heureux se produit. Max, qui décidément poursuit son aventure avec la jeune actrice de la fête, entre dans une phase d'activité et accepte une proposition restée en suspens, un rôle dans la pièce de Jackie. Jackie est fou de joie et tous les deux répètent ensemble, ils discutent, ils inventent.

Lou est contente elle aussi. Elle essaie d'aller le plus souvent possible aux répétitions. Le cinéma ferme, elle a terminé, elle marche jusqu'au théâtre. La ville est à demi vide, c'est la saison. Quelques cafés ouverts, les terrasses entourées d'arbres. Lumières tranquilles, nuits ondulées et douces. Le théâtre propose sa grande masse inachevée au milieu d'un fouillis de rues, Lou aime varier ses trajets.

Parfois, elle n'est pas sûre, Lou croit percevoir chez Jackie quelque chose d'excessif, une urgence. Elle n'en parle pas.

Morel qu'on n'avait pas vu pendant un temps, réapparaît, identique. Comme tout le monde il a entendu l'histoire de l'enfant assassin, et il a voulu immédiatement écrire quelque chose. Un soir où Lou attend Jackie dans un café près du fleuve, elle voit arriver Morel, un manuscrit sous le bras. Sans lui demander son avis, Morel commence à lui expliquer.

— J'ai donné un nom au gamin, dit Morel. Il fallait un nom. Il prend un air entendu. Gabriel.

Et il fallait le situer. Sa famille, j'ai fait une enquête, et tous ces grands ensembles.

Ces HLM, dit Morel, terribles.

Il n'y a rien, là-dedans, dit Morel avec conviction. Des couloirs, des ascenseurs en panne. Rien ne marche.

On ne sent que le vide, dit Morel, la pression du vide. On le sent physiquement. Il insiste, sa voix s'enfle, il présente son corps en parlant. Cet enfant, Gabriel, est l'enfant de ça. Du vide, de notre monde vide.

Il est notre symptôme, notre vérité. Morel est triomphant.

D'ailleurs, il ajoute, tout le monde le sent. Il fascine, cet enfant fascine tout le monde.

Jackie arrive, avec Max.

— Je parlais de cette histoire, dit Morel en se tournant vers eux.

Jackie et Max sont de très bonne humeur, ils ont un regard flou et concentré, joyeux.

Ils s'assoient, Max demande des bières.

Morel, maintenant, s'adresse à Jackie.

— Cette histoire d'enfant assassin, dit Morel. Jackie lève les sourcils. Lou sent un pincement, une peur.

— Elle a dû t'impressionner, dit Morel en regardant Jackie, les yeux plissés.

Jackie ne dit rien, il boit sa bière.

Max regarde Morel avec rage.

— J'ai écrit quelque chose là-dessus, dit Morel, il regarde toujours Jackie.

Une pièce, dit Morel.

Lou sent la peur monter.

— Oui, dit Morel, une pièce. Il parle lentement,

avec un ton méditatif.

Ça se passe bien des années après, l'enfant est devenu adulte, il se souvient.

Il est devenu fou, bien sûr. Morel parle d'un air dégagé.

Il est dans un endroit indéterminé, peut-être une prison, peut-être un asile. Et il se souvient, il revoit toutes les scènes. En flash-back, dit Morel.

Il revoit ça, Morel souligne « ça ». Ce qui a été.

Ce qui est.

Morel parle en gardant les yeux fixés sur Jackie, Lou se sent au bord d'un cauchemar, elle va tomber dedans.

— Ça vient de très loin, dit Morel, il fait un grand geste, tout le monde le sait, pas tout le monde le reconnaît. De très loin, appuie Morel.

Il s'arrête de parler, personne ne dit rien.

— J'ai écrit la pièce pour toi, dit Morel en regardant de nouveau Jackie. Tiens, il met le manuscrit devant lui.

J'en ai déjà parlé, il ajoute, ça se fera très bien. C'est un rôle pour toi, dit Morel. Grand, il ajoute encore.

Lou, blême.

Jackie regarde Morel, il a l'air étonné. Après il se met à rire, à rire vraiment. Quand le rire cesse, il prend le manuscrit et il le tend à Morel.

— C'est pas un rôle, ça, il souligne « ça » en souriant. Non, dit Jackie, il a un ton gentil, presque affectueux. C'est pas un rôle.

Quelques jours plus tard, Jackie fait un mauvais rêve. Une plaine, immense et plate, une plaine grise. Il marche dedans, la plaine est vide, une terre craquelée, friable, on dirait du pain. Autour, seulement de la couleur, un mélange indistinct, un enfoncement. Jackie se sent épais, il est en sueur. Peu à peu la plaine se soulève, les bords se retournent, Jackie se met à courir, les bords vont plus vite que lui, il court, les bords se dressent, le silence hurle. Jackie tombe le visage par terre, pris en sandwich.

Jackie se réveille terrifié. Il est figé à l'intérieur de ses couvertures, immobile, le cœur battant.

Il étouffe. Il est moite. Il nage dans la sueur.

Il s'en rend compte. Cette sueur, lui-même, dégouline, le front, le nez, les bras, les jambes, tout dégouline, il s'étale, une coulée lourde, une eau écœurante, répétitive, sans fin. Lui-même partout.

Il ne pense pas à réveiller Lou. Il ne pense rien.

Aucun mouvement n'est possible.

Liquide, pesant. Enfermé.

Subitement, une image, brutale : Pierrot.

Quoi, Pierrot ?

Pierrot. En face de lui comme un reste, un déchet oublié, une retrouvaille sinistre : Pierrot.

Jackie se lève d'un bond, il s'habille, il sort dans la rue.

Plus tard Jackie parle de son rêve à Lou, il ne parle pas de son réveil. Lou dit qu'elle ne comprend pas, mais elle trouve le rêve saisissant. Jackie dit, Tu crois, en riant, et parle d'autre chose.

Pourtant pendant plusieurs jours le rêve encombre Jackie, le tient, et il a souvent, sans raison, l'impression d'être en sueur.

Un soir il passe devant la boucherie à l'heure de la fermeture. Pierrot est en train de monter sur sa mobylette. Jackie hésite un instant.

Dès que Pierrot s'éloigne, il hèle un taxi, il le suit.

Dans le taxi, Jackie garde les yeux fixés sur la mobylette, il donne des ordres brefs au chauffeur.

Les quartiers défilent. On arrive dans une banlieue.

Maintenant une route, bordée d'arbres. Pierrot s'arrête, Jackie fait arrêter le taxi et descend.

Des petites maisons fragiles, un café vague, noyé. Pierrot disparaît, Jackie entre dans le café, il s'installe à l'écart.

Jackie n'est jamais venu par là, mais dès qu'il est entré dans le café, il a eu le sentiment, pénible, de connaître.

Fumées, paroles. Le mélange.

La patronne, ses seins pointus. Son regard indifférent. La moustache noire du patron, sa raie brillante.

Les jeunes, au comptoir. Les bières qui passent.

Un vieux très ridé avec sa veste en cuir, ses grandes poches.

Une vieille en pantoufles. Son abandon.

Rien ne se voit vraiment, pense Jackie. On sait à l'avance, sans voir.

Jackie se dit avec horreur, avec rage, que désormais il verra toujours comme ça, par images toutes faites, par catégories.

Pierrot redescend et se met au comptoir avec les jeunes.

Jackie le regarde et l'écoute intensément.

Pierrot se déplace, parle.

Il ne se détache pas.

La route, la rangée d'arbres. La fumée du tabac. Pierrot.

Rien ne se détache, chaque chose glisse dans l'autre, route indifférente, fumée pointue, et Pierrot, Pierrot ? Son abandon.

De nouveau comme une coulée lourde, égale, la sueur. Mais maintenant, Jackie en a d'un coup la certitude, elle est dehors.

Un suintement.

Jackie, assis, dégoûté, le perçoit.

L'instant d'après, Jackie pense : Si j'avais un enfant, je ne pourrais rien pour lui.

Cette pensée le transperce. Pourtant il n'a jamais désiré d'enfant.

La pensée ne part pas. Au contraire, elle se développe.

Je ne pourrais, pense Jackie, lui donner aucun nom. Aucun nom, aucun adjectif, aucun verbe.

Je l'aimerais, Jackie a envie de pleurer, mais alors ?

Il ne grandirait pas, pense Jackie. Il grossirait seulement.

Jackie est secoué d'une vague de larmes intérieures. Il est faible, englouti. Il va rester là pour toujours.
Pierrot quitte le café.
Jackie s'arrache. Il rentre.

Le lendemain, à l'ouverture, il n'a pas réussi à dormir, Jackie se poste devant la boucherie.

Quand le patron s'en va, il entre. Pierrot est là, seul. Jackie se met devant lui en silence, les mains dans les poches.

Pierrot lui demande ce qu'il veut. Jackie ne répond pas.

Pierrot demande à nouveau, ensuite il retourne à son travail. Il nettoie.

Jackie reste là. Pierrot ne prête aucune attention à lui. Il nettoie ses couteaux.

Jackie le regarde, les sourcils froncés, l'air de chercher quelque chose. Pierrot siffle.

Brusquement Jackie se met à insulter Pierrot. Il l'insulte, les pires noms, les qualificatifs les plus sales.

Il commence à voix basse, il monte.

Pierrot est étonné. Il s'arrête, il regarde Jackie.

Jackie s'étrangle, les mots l'étranglent.

Il entre plus avant dans la boucherie, il passe derrière le comptoir, il attrape Pierrot.

Pierrot se débat.

Jackie tient Pierrot, il le secoue. Il continue à l'insulter.

Tout d'un coup il attrape un morceau de viande sur le comptoir et il le brandit devant le visage de Pierrot.

Pierrot se débat plus fort. Jackie le renverse en arrière sur le comptoir, il plaque la viande contre le visage de Pierrot, il lui enfonce le morceau dans la bouche.

— Avale, dit Jackie, il a une voix plate, irréaliste. Avale, le garçon qui connaît tout de l'épaule.

Pierrot étouffe, il donne des coups de pieds, Jackie le maintient.

Le patron arrive. Jackie lâche Pierrot. Pierrot se redresse. Jackie dit :

— On jouait.

— Ça va pas, dit le patron.

— Combien je vous dois, dit Jackie calmement. Il montre la viande.

— Ça va pas, répète le patron.

— On peut jouer, non, dit Jackie. Il regarde Pierrot.

Pierrot secoue la tête. Il ne dit rien.

Evidemment, après, Jackie s'est senti très mal.

Il a essayé de parler de Pierrot à Max. Il savait qu'il ne pourrait pas en parler à Lou, mais il a voulu essayer avec Max.

Il a parlé de son rêve, de la sueur, de la banlieue, du suintement, des choses qui glissaient les unes dans les autres.

Max suivait très bien.

Ce fait, au lieu d'apaiser Jackie, l'a agacé.

Jackie a ensuite raconté, avec effort, cette idée qui l'avait traversé, avoir un enfant pour lequel il ne pourrait rien.

Max a d'abord été surpris, ensuite il a réfléchi, il a dit que dans le contexte une telle idée lui semblait normale.

Jackie a été de plus en plus irrité.

— Comment ça, il a demandé.

Max a haussé les épaules. Il a dit que lui aussi

aurait pu avoir une idée de ce genre.

Jackie fronçait les sourcils.

Au bout d'un moment, Max l'a regardé et lui a dit :

— Je t'énerve parce que j'aurais pu voir ce que tu as vu ? Pourquoi pas, tu n'es pas fou.

Et Jackie a su que ce dont il voulait vraiment parler était la scène dans la boucherie.

Mais il n'arriverait pas.

Pourquoi ? Par honte, sans aucun doute.

Mais la honte ne venait pas de son acte, pas du tout. Elle venait d'autre chose, de Pierrot, ou plutôt, de l'effet, ravageur, que Pierrot produisait sur lui, Jackie.

Un effet ravageur, incompréhensible, et dont Jackie avait honte, tellement honte qu'il ne pouvait pas en dire le moindre mot.

Max qui était en forme et qui avait envie de discuter avec Jackie de son travail n'avait pas perçu son trouble.

Il est vrai que Jackie, c'est peut-être étrange, malgré l'incident avec Pierrot, travaille bien. Il travaille bien et il le sait, il se sait dans une bonne période de travail.

— Parfois, dit Jackie à Max, il rit franchement, je me trouve très beau.

— Ah, dit Max. Il est amusé.

Jackie met la main sur le bras de Max.

— Est-ce que tu es d'accord, demande Jackie, sérieux, que je suis beau ?

Max le regarde, toujours amusé. Ensuite il répond, c'est une vraie réponse, il aime Jackie :

— Tu fais de l'effet.

— Exactement, dit Jackie. Et tu sais pourquoi ? Quand je joue bien, les mots ressortent. Les mots et les silences. Je les donne, mais il y a eux, et moi. On ne peut pas nous confondre.

Ils ressortent, répète Jackie. L'autre peut s'y accro-

cher. Comme, il tend un bras, comme à un membre.

Max se racle la gorge, il sourit un peu.

— Oui, oui, dit Jackie, je sais ce que je dis. Il rit. Un membre. On peut le trancher. Mais s'il est là — Jackie laisse la phrase suspendue, il fait seulement le geste, il coupe violemment l'air avec le bras.

— Un type comme Morel, Jackie reprend, ne sera jamais beau.

Aucune vigueur, Jackie secoue la tête et fait une grimace comique, il prend un air mou, fripé. Les mots le continuent, c'est tout. Alors tout glisse, Jackie s'arrête, surpris, ensuite il hoche la tête, chaque chose glisse l'une dans l'autre, tout est mélangé, pareil.

Ce Morel, marmonne Jackie, mécontent.

Il se tait. Après :

— Il me fait penser, dit Jackie, à cet homme revenu d'un camp d'extermination qui disait : Si je n'avais pas vécu cela, je ne serais pas devenu écrivain. Une phrase de ce genre efface tout. Et l'horreur du camp, et le travail d'écrire.

C'est obscène, Jackie est furieux, comme une union fausse, religieuse, où aucun des partenaires n'existe, où existe je ne sais pas quoi, une forme vide, une institution morte.

Moi, dit encore Jackie, quand je travaille bien, on peut s'accrocher à mes mots. Et je suis beau. Il ajoute, mais avec un sourire sarcastique que Max connaît et dont il a, en fait, très peur :

— Ça me sauve. J'espère.

Max ne dit rien. Jackie, agité, marche de long en large.

Tout d'un coup Jackie dit :

— Parfois je me demande si tuer est un acte.

Max sursaute.

— Comment, dit Max. Bien sûr, c'est un acte.

Jackie ne dit rien. Après :

— J'ai connu une fille, dit Jackie en regardant Max, qui avait été torturée, dans son pays. Elle m'a raconté une histoire effrayante.

Jackie s'arrête, comme pour prendre son élan.

Elle parlait d'une femme qui avait cédé sous la torture et qui après, comment dire ça ? était devenue pire que traître.

Elle en rajoutait, d'elle-même. Elle prenait l'initiative, elle anticipait.

Elle demandait des beaux vêtements, elle s'habillait avec recherche, des bas en dentelle, des gants très longs, elle se fardait avec beaucoup de soin, du rouge, de la poudre, elle se parfumait. Elle mettait une perru-

que.

Elle prenait un grand moment pour se préparer, ensuite elle emmenait les tortionnaires dans les rues.

On la voyait sortir. Elle leur prenait le bras d'une façon autoritaire, brutale, elle ne souriait pas, aucune contorsion de femme facile, aucune séduction, aucun jeu.

Elle avait une allure raide, sévère.

Elle choisissait un quartier, elle se promenait un peu au bras d'un des hommes. Après un temps elle s'arrêtait devant une maison, un immeuble, un café. Elle restait là, immobile, les yeux grands ouverts, ensuite elle dénonçait ses anciens amis.

En prison elle avait bien sûr une cellule à part. Un jour elle a disparu, aucune des autres femmes n'a su ce qu'elle était devenue.

Jackie ne regarde plus Max, il regarde au loin.

Jackie reprend :

— La fille qui me racontait ça disait que pour elle c'était aussi impensable qu'une marionnette qui tue.

Elle parlait souvent de sa peau. Elle disait que les fois où elle avait encore pu voir cette femme de près, elle avait été frappée par sa peau, une peau flasque, visqueuse, verte elle disait, des espèces d'écailles immondes. Elle disait qu'elle se fardait à cause de ça.

Moi, dit Jackie, maintenant il regarde Max, je ne pense pas.

Max hausse les sourcils.

— Je ne sais pas expliquer, dit Jackie. Mais je pense que cette peau, cette vraie peau, était déjà un maquillage.

Jackie ne dit rien pendant un moment. Max perçoit brusquement à quel point il est, lui, Max, angoissé.

— On dit, Jackie reprend à nouveau, on dit que les

tortionnaires mettent un bandeau ou une cagoule aux suppliciés parce qu'ils ne supportent pas leur regard. Cette fille que j'ai connue disait autrement. Elle disait : Comme il n'y a pas de regard, on entend une voix, un cri, un gémissement, un silence même, quelque chose d'humain, sortir d'une chose inerte, d'un bout de tissu, et les deux ensemble, la voix humaine et ce tas de plis produisent un être hybride, un être fantomatique.

Jackie se tait à nouveau.

— Elle disait, Jackie regarde Max dans les yeux, cette fille disait : C'est ça que le tortionnaire cherche. Il veut ça. Produire ça.

Max hoche la tête.

Jackie regarde par terre. Ensuite il se redresse, il s'étire, toute sa longueur. Il dit avec un ton indifférent :

— Je ne sais pas si le tortionnaire veut ça. Mais je suis sûr qu'il est déjà ça, lui.

Max met un temps à réagir. Les paroles de Jackie flottent d'abord autour de lui comme une nuée, sans pesanteur. Après, d'un seul coup, elles prennent leur poids, elles descendent en lui, elles l'accablent.

Il a envie de frapper Jackie. Il est tellement en colère qu'il ne peut plus le regarder, il se détourne, il fait quelques pas. Il revient vers Jackie, il prend son bras, il le secoue comme si c'était un objet indépendant de Jackie, séparé.

Il dit brutalement :

— En somme, chaque chose glisse dans l'autre, tout est mélangé, pareil.

Jackie devient blanc. Ensuite, il rit.

Mais ce n'est pas un rire agréable.

La scène entre Jackie et Pierrot dans la boucherie revient à Lou, le patron lui raconte avec un air goguenard. Devant le patron Lou le prend comme une plaisanterie mais elle est effrayée. La phrase de Jackie, surtout, cet Avale, le garçon qui connaît tout de l'épaule, la plonge dans la terreur, elle ne sait pas pourquoi. Ce n'est pas une phrase, Lou a cette pensée étrange, mais une figuration de Jackie, un Jackie fixé dans des mots comme dans une image ou de la pierre.

Elle ne lui en parle pas.

Les répétitions s'intensifient, l'été tourne, la ville est désertée. Le boucher ferme pour les vacances. Lou veut croire à un répit mais Jackie, qui travaille énormément, qui ne fait que ça, reste sombre depuis sa discussion avec Max. Il a reçu une nouvelle proposition, un film pour après la pièce.

Jackie étudie le scénario. Il s'agit d'un voleur inventif et gai, et Jackie commence par dire à Lou qu'il

va refuser. Ensuite il change d'avis. Il dit à Lou qu'il pourrait s'inspirer d'elle pour le personnage.

Lou est curieuse, flattée.

Le scénario est calqué sur un fait divers, un garçon qui avait braqué très jeune une banque, qui y était même retourné en rigolant, Coucou me revoilà. On l'avait pris, il s'était toujours évadé, Je m'ennuie en prison, disait-il, et toujours avec des inventions très drôles, inoffensives, des armes fabriquées dans du savon, des bouts de ficelle, il n'avait jamais tué personne. Et, Jackie commente le scénario, les gens ne supportent pas ça, cette invention, cette gaieté. Finalement on le rattrape, on lui tire dessus, il se retrouve mutilé, il restera jusqu'à la fin de sa vie en prison.

Lou dit qu'elle ne voit pas en quoi elle peut l'inspirer, elle.

Jackie dit, il caresse la tête de Lou, Pour la gaieté. La gaieté, le rapport ouvert au monde, à ce qui vient du dehors.

Lou, contente, regarde Jackie. Jackie lui sourit. Au moment où Lou croit qu'il va l'embrasser, il ajoute :

— Et sans aucun travail. Sans aucun effort.

Sa voix a changé, elle est devenue basse, presque rauque. Il continue à caresser Lou mais il a les yeux vagues, le visage voilé et brusquement Lou n'est plus contente du tout, elle est inquiète.

Lou. Elle éprouve des sentiments qu'elle n'aime pas mais qui restent, s'incrument.

Pour la première fois Lou a eu le sentiment que la violence de Jackie pourrait avoir un poids, une densité irréductibles. Comme si dans le passé elle avait toujours attendu que cette violence se fonde, se dilue, et maintenant, d'un coup, elle savait qu'une telle attente serait vaine.

Le sentiment a pris corps, accablant. Après seulement elle s'est demandé d'où il venait. Et Lou a pensé, malgré elle, que la violence de Jackie pourrait ne pas être un mouvement général, dirigé contre le monde, la vie entière, mais une violence plus limitée, précise, qui la viserait, elle en particulier, elle, Lou.

Pourtant Jackie n'a rien fait. Mais il y a quelque chose de trouble, d'oblique. Et c'est encore plus menaçant, plus réel.

Lou tourne en rond, comme privée d'espace,

réduite, elle est sans cesse juste sur le point de se souvenir et d'oublier. Et, à vif. Elle ne se sent pas coupable. Ce n'est sans doute pas dans sa nature et d'ailleurs Jackie ne lui a jamais demandé. Elle ne trouve aucun refuge dans un retour coupable sur elle-même.

La nuit elle fait des rêves, elle vit des contes d'enfants où il y a toujours deux princes, le bon et le mauvais, et elle se réveille angoissée cherchant fiévreusement, elle est obligée de chercher, elle ressasse, mais elle n'arrive pas à voir, l'erreur ou l'insuffisance de cette formule divisée de l'univers, de cette coupure.

Jackie est de plus en plus sombre, agité.

Au théâtre il y a une escalade, une série d'incidents.

D'abord on peut croire à des sautes d'humeur.

Un décor est abîmé. La tension monte.

Un soir, à la sortie, pour rien du tout, Jackie se met en colère contre un autre acteur. Il provoque une bagarre.

Lou s'interpose.

Jackie la frappe. Il la frappe brutalement, il lui tire les cheveux, il la roue de coups. Il est livide, il a les dents serrées, il marmonne des insultes.

Lou se dégage, s'enfuit. En deux sauts Jackie la rejoint. Il la prend par le col, il la traîne, il la secoue. Il la jette par terre, il se penche sur elle, il répète sans arrêt, Je te hais, je te hais, il pleure presque, il l'injurie, il répète Je te hais.

Il lui crache dessus.

Lou, aidée par Max, parvient à se relever. Jackie, hébété, la regarde.

Lou sanglote.

Max emmène Lou.

Jackie ne bouge pas, comme pris dans la pierre.

Ensuite il se met à marcher. Il marche toute la nuit, grandes enjambées violentes, mécaniques. Il marche et des mots vont et viennent sans cesse, ils viennent de loin, ils ont quelque chose de distant, d'étranger, et brusquement ils sont là, Jackie les écoute, il est un peu à l'écart, il les entend arriver, il les entend distinctement, il entend le silence et les mots qui arrivent, et il les écoute, bien attentif.

Il écoute attentivement.

Les mots viennent et reviennent, toujours ces mêmes mots. A la fin Jackie s'arrête, il s'adosse contre un arbre, il baisse les paupières. Il fait un geste, il ouvre les mains. L'instant d'après il se redresse, il regarde droit devant lui, les yeux écarquillés, les poings fermés.

Les étrangler, tous.

Prendre chaque mot et l'étrangler. Pouvoir sentir

à l'intérieur du poing chaque mot vivant, lourd et chaud, et vivant, plein de toutes les vies, et l'étrangler. Le tenir, le sentir, et le tordre.

Jackie debout, les poings fermés, regarde le rêve.

Au matin il arrive chez Max, l'air rigide.

Max est là, à côté de Lou.

Jackie ne dit rien pendant un moment. Ensuite il dit à Max :

— Pourquoi tu restes ? Va-t-en.

Max ne répond pas.

Lou regarde Jackie. Jackie tourne dans la pièce.

Lou est hors d'elle, dans une colère blanche. La colère l'aide, aussi, l'oriente. Mais elle est vraie.

Jackie se met à la fenêtre, il regarde dehors. Il dit, en articulant clairement :

— Ça ne compte pas.

Un silence épais s'installe.

Jackie regarde par la fenêtre. Max dit :

— Arrête.

De nouveau le silence.

Jackie est immobile. Ensuite il dit calmement :

— Je dis ce que je pense. Ça ne compte pas.

Lou sent une vague. La colère descend. Vient la recouvrir une force brutale, blessante, qui attrape Lou et l'écrase, qui pourrait la faire rouler jusqu'au fond du temps.

Elle se lève, elle prend ses affaires. Jackie se retourne. Il dit : Ne pars pas.

Lou claque la porte.

Lou part. Il n'y a pas eu de décision, elle part, elle est partie.

Elle va vers le fleuve, sans penser.

Il est très tôt, ciel clair.

Devant le fleuve elle s'arrête. Elle saute sur le quai. Une péniche est là, une famille. Mouvements, préparatifs. Couleurs.

Lou demande à la femme si on peut l'emmener un peu plus loin, elle payera. La femme la regarde et sourit. Ce n'est pas la peine de payer. Lou monte.

Sur la péniche, Lou se laisse bercer, elle fixe l'eau, le remous. Elle voit des images qui tremblent, se précisent à la surface de l'eau.

Le balancement, l'eau, la clarté légère du ciel. Une douceur, un retour.

Quelque chose de bon, de tellement bon, poignant.

Lou regarde l'eau, ses dessins, ses plis.

Images, livres d'images.

Lou se voit, enfant, en train de lire au lit, enfoncée sous les couvertures, enveloppée dans l'histoire, enveloppée dans les plis des couvertures et de l'histoire, tension du récit, chaleur de son corps, le monde rond, sans faille et sans limite, avec juste une pointe aiguë mais nécessaire, un aiguillon : Ne jamais partir. Rester là, toujours.

Lou regarde l'eau qui file.

Elle pense à une comptine que sa mère chantait le soir, en lui brossant les cheveux, son frère déjà couché les regardait. They had two pretty children/And one night the two pretty children/Flew away, flew away/Into the sky—into the moon... Ils avaient deux jolis enfants/Et une nuit les deux jolis enfants/S'envolèrent, s'envolèrent/Jusque dans le ciel — jusque dans la lune...

Lou chantonne la comptine.

Elle s'arrête, et elle se dit brusquement à voix haute, Pouvoir partir comme pouvoir aimer.

Elle se penche, elle essaye de se voir dans l'eau.

La douleur n'a pas cessé, mais Lou sent un calme. Elle se souvient d'une histoire que son frère lui avait racontée.

Une femme, avait raconté le frère de Lou, veut s'acheter une maison de campagne, et elle se met à chercher un peu partout, elle lit les annonces, elle va visiter. Au bout d'un moment un fait bizarre se produit. La femme rêve sans arrêt le même rêve, elle rêve justement d'une maison. Le rêve est très précis, beaucoup de détails, la maison est parfaitement représentée, le jardin, la grille, la porte d'entrée, les fenêtres, toutes les pièces une par une. Bientôt la femme n'ose plus s'endormir de crainte de rêver de cette maison dont l'image l'obsède et l'angoisse. La maison en elle-même n'a rien d'inquiétant, c'est une jolie maison, simple, plaisante. Mais toujours ce même rêve. Entrer par la même porte, faire le même tour, monter les mêmes étages, regarder par les mêmes fenêtres. Et le rêve s'accompagne toujours d'une même pensée qui souligne et augmente encore son caractère absurde, angoissant, Pourquoi rêver d'une chose si elle est déjà là,

obligatoire.

Pour se distraire la femme fait des promenades dans la campagne, elle cherche des endroits qu'elle ne connaît pas, elle essaye, elle en est consciente, de se perdre, elle va de plus en plus loin, et voilà qu'un jour, dans un petit village où elle n'a jamais mis les pieds, elle en est sûre, elle tombe sur une maison exactement semblable à la maison de son rêve. Elle se fige sur place. Ensuite la curiosité l'emporte, elle décide d'entrer. Elle pousse la grille qu'elle connaît par cœur, elle prend l'allée. Devant la porte elle hésite. Elle sonne. Un très vieux monsieur vient ouvrir. Il est très vieux, décharné, l'air poussiéreux et méchant. Saisie de panique, ne sachant pas quoi dire, elle demande si la maison est à vendre. Certainement pas, répond le vieux. Pourquoi, demande la femme avec une peur affreuse. Mais parce qu'elle est hantée, dit le vieux. Hantée, mais par qui ? demande la femme en hurlant. Le vieux la regarde avec ironie et il répond en claquant la porte, Mais par vous, Madame.

Cette histoire avait terrifié Lou, à la grande joie de son frère. Elle y repense maintenant en regardant le fleuve et, sur les bords, un petit bois. Elle imagine les branches emmêlées, les écorces lisses, rugueuses, les jeux de lumières. Elle a envie de descendre et de marcher.

Une idée lui est venue. Elle veut aller à la maison dont Jackie lui a parlé, la maison faite de bouts de vaisselle, de débris, la maison de mosaïques. Elle connaît l'endroit, Jackie lui a dit. Et Lou vient de penser que dans cette maison elle trouverait quelque chose de Jackie. Pas une réponse. Quelque chose.

Dès qu'elle peut, Lou quitte la péniche, elle se dirige vers la maison. Elle prend un car, un autre, ensuite un train. Elle marche.

Elle passe dans des champs. Elle s'allonge, elle repart.

Elle a le sentiment, heureux, d'être habitée par la maison de mosaïques, comme si la maison avait pris corps en elle, autour d'elle, comme si elle était portée en avant par son image, et que le monde entier se déroulait en quelque sorte à partir du même principe, un bout ici, un morceau là, une traînée de couleur, un carré de ciel, une poignée de pierres.

Lou marche, alerte.

La campagne, les blés. Les épis côte à côte.

Les arbres, sur le bord des routes, plantés, attentifs. La route, cabossée, masculine. La vieille route. Un talus.

Lou avance, elle regarde autour d'elle, elle pense

à la maison, et elle perçoit, c'est une certitude, elle perçoit, joyeuse, un peu ironique mais joyeuse, de quoi le monde est fait, tous les éléments du monde. Ses cailloux, ses agencements.

Traverser un bois. Une ombre, un cri, une feuille soulevée. Une plage de calme. Du vert. Du jaune. Du bleu.

Un trait de soleil, un champ. Un insecte. Un déchet.

Les surfaces. Les lignes parallèles, les eaux.

Les bruits. Les brefs, les prolongés.

Lou continue à penser à la maison de mosaïques et tout d'un coup, en marchant, un pas, un autre pas, elle a l'impression de glisser, d'entrer dans une autre langue, de pénétrer pas à pas dans une langue antérieure, silencieuse, où seraient contenus et portés tous les mots, une langue faite peut-être aussi comme cette maison, de bribes et de morceaux, de débris, de brins, de tous les éléments possibles, articulés et souples, silencieux, mais prêts.

Le soir tombe. Lou trouve une chambre dans un petit bourg. Le matin en partant elle longe une école, elle entend une chorale d'enfants, elle s'arrête. Elle a envie de pleurer. Ce qu'elle entend lui semble condenser tout ce qu'elle vient de vivre. Chaque enfant qui chante, se dit Lou, agrandit le monde, lui ajoute une note, une autre, chaque voix débutante apporte comme ses morceaux, les assemble, recompose tout, et creuse, se dit Lou, creuse sa place à l'enfant lui-même, à cet enfant qui apporte sa voix. Elle pense à Jackie.

Dans l'après-midi Lou arrive à la maison de mosaïques. La maison est fermée, il y a une pancarte,

Travaux, Pas de visite. Lou regarde à travers la grille.
Ensuite elle escalade.

Quand Lou a claqué la porte, Jackie n'a rien dit. Il a regardé Max et il a haussé les épaules.

Dans l'après-midi il a travaillé.

Il devait répéter la scène avec la jeune femme nue, celle qui rendait Lou si jalouse.

Une chose étrange a eu lieu. Jackie jouait d'une drôle de façon. Il allait et venait, disait son texte, très concentré, et quelque chose manquait, on ne pouvait pas dire quoi. Manquait, et en même temps c'était excessif.

On voyait et on entendait des gestes précis, des phrases, des mots, mais ce qui se dégageait était une impression de bloc, une masse d'énergie, une force solitaire, opaque.

Comme si les résonances possibles, les échos du geste, de la phrase, du mot, étaient rendus nuls, rayés. Comme si Jackie, allant et venant et disant son texte les dénonçait, non pas comme faux ou inutiles mais plutôt

comme insuffisants à tout jamais, et même qu'à son insu et cependant d'une façon bien délibérée il fondait sur cette insuffisance son être.

Il ne donnait rien. Il se présentait, aussi compact, libre, et mouvant, et parfaitement fermé qu'une ombre.

Tout le monde a été très troublé.

Ce bloc de corps. Ce bloc lisse, arrogant.

Une fascination, un trouble.

La jeune actrice a tenu à se faire ramener chez elle par Jackie. Elle voulait à tout prix, elle était amoureuse, excitée. Elle se sentait, elle l'a dit naïvement à Jackie, provoquée, mise en demeure.

Jackie, lui, ne sentait rien. Ils ont passé la nuit ensemble, Jackie faisait ce qu'il avait à faire sans déplaisir, mais il ne sentait rien.

A un moment il a ri, un rire large, prolongé. La jeune femme lui a demandé pourquoi. Il a dit qu'il ne savait pas. Ensuite il a dit qu'il riait à cause d'une idée stupide, l'idée qu'il était lui-même son unique partenaire. La jeune femme a demandé, à moitié fâchée, s'il parlait de la scène ou du lit, et il a ri à nouveau, après il l'a renversée en silence.

Il n'a pas pensé à Lou. Mais à l'instant de pénétrer la jeune femme il a senti une colère absolue, blanche.

Le lendemain la répétition s'est très mal passée. Jackie jouait mal.

Tout le monde lui a dit, sa partenaire, tout le monde. Il s'est arrêté. Il avait l'impression d'être endormi. Il s'est étiré, il a fait quelques exercices. Il restait endormi. Noyé.

Il a voulu recommencer. Il répétait la même scène. Rien ne venait, rien.

Il bougeait, disait son texte, chaque phrase, chaque mot, mais il n'était ni dans la phrase ni dans le mot, il restait dehors, toutes les phrases, tous les mots étaient là devant lui mais il n'avait aucune prise, tout était là à la fois, en un seul morceau, en une seule pièce, il éprouvait une présence impossible, fantomatique, la présence du langage entier, tous les mots pris ensemble, coagulés, devenus une seule chose indistincte et parlante.

Jackie a senti une détresse terrible.

Les gestes qu'il faisait n'appartenaient pas au texte, ils étaient comme pour rattraper les mots qui s'étaient dérobés, fondus les uns dans les autres.

Il n'arrivait pas.

Jackie, envahi par le sentiment effrayant qu'un mot pouvait être aussi flou, aussi transparent, qu'une absence de mot.

Max l'a enfoncé. Ce que Jackie faisait, ou rien, c'était pareil, lui a dit Max.

Max, désespéré du départ de Lou.

Devant l'angoisse de Jackie, il en a rajouté, ironique et grossier. Ça ne compte pas, a dit Max à Jackie en lui tournant le dos. Jackie a voulu le battre, Max s'est sauvé.

A la sortie du théâtre Jackie était attendu par Morel et par un petit jeune.

Le petit jeune est un admirateur, un acteur débutant qui a vu Jackie jouer un grand nombre de fois.

Il raconte à Jackie les occasions où il l'a vu, il est enthousiaste, il déborde. Il lui parle de son jeu, il est très pertinent. Il a saisi ce que Jackie cherche.

Jackie écoute un peu, de loin. Il pense à Max, il est de mauvaise humeur.

Le jeune parle d'une scène particulière, un mouvement de Jackie qui accompagnait quelques phrases, qui détachait le texte, le creusait, le rendait à la fois léger et envahissant.

Jackie se souvient d'avoir voulu produire exactement cet effet, et la reconnaissance de son travail, au lieu de le rendre content, l'agace.

Le jeune insiste, développe.

Jackie, de plus en plus énervé.

Maintenant le jeune lui parle de sa façon de découper les mots, de ponctuer.

Tout d'un coup Jackie étouffe. Il transpire, il est en sueur. Il a l'impression qu'il va exploser. Il prend le jeune par la veste, il le secoue sans un mot, ensuite il le repousse, il le renverse presque, il le lâche, il s'en va.

Morel, qui a suivi la scène de loin, le rattrape, et lui demande, sarcastique et flatteur, s'il a repensé à son idée, le scénario. Jackie ne répond pas.

Morel continue à marcher à côté de lui.

Jackie s'arrête, le toise. Morel bat des cils comme lorsqu'on s'attend à recevoir un coup.

Jackie hausse les épaules. Il ne dit rien pendant un temps, il garde les yeux fixés sur Morel.

Morel lui demande si ça va, il lui fait remarquer qu'il transpire énormément, il s'inquiète.

Jackie se passe la main sur le front. Il dit à Morel de lui envoyer le scénario et en même temps le contrat.

Morel reste planté.

Jackie l'écarte brutalement et part comme une bombe.

Jackie rentre, il se jette sur le lit, il dort.

Il fait un rêve.

Il rêve de la maison dont il a parlé à Lou, la maison de mosaïques.

Il la voit telle qu'il l'a visitée, la maison, les allées, le jardin.

Dans son rêve, il se promène, il reconnaît.

Au bout d'un moment seulement il se rend compte que la maison, les murs, tout est nu. Il n'y a aucune mosaïque. Aucun morceau collé, aucun bout de verre encastré, aucun débris de vaisselle assemblé. Aucun caillou, aucun dessin.

La maison est la même, les murs, le volume, les lignes du jardin sont les mêmes. Mais vides, nus. Le jardin, comme en hiver. Pas une feuille.

Jackie dans son rêve se fait le commentaire que cet espace identique et entièrement changé est inquiétant, terrible, qu'il devrait être effrayé, mais non, il n'a pas

peur, pas du tout.

Il continue le rêve.

Il fait le tour de la maison. Il entre, il regarde lentement comme avec un projecteur, il scrute, il éclaire violemment chaque détail, chaque coin.

Tout est net et lisse.

Une même couleur uniforme, claire.

Jackie suit son rêve.

Le rêve devient plus confus.

Les murs se fondent les uns dans les autres, les allées du jardin se mélangent, l'espace se perd, et pourtant Jackie sait où il est, le souvenir de ce qu'il a vécu dans la maison le guide, le fait avancer, il tâtonne les mains en avant, il avance.

Il arrive au bout du jardin.

Il découvre ce qu'il attendait.

Dès qu'il arrive il sait qu'il l'attendait.

Il voit Lou endormie.

Il ne se réveille pas tout de suite. Il se donne le temps. Il la regarde longuement. Il se remplit d'elle.

Lou se met à rire.

Elle rit, son rire gai.

Jackie se réveille en sursaut.

Il est tout de suite complètement réveillé, avec un sentiment d'évidence. Lou est dans la maison, il en est sûr.

Il s'habille, il va louer une voiture. Il part.

Il traverse la campagne à toute allure.

Il ne pense pas à Lou. Il est sûr qu'elle est dans la maison, c'est tout.

Il est préoccupé par une chose, une seule : la maison est-elle vide, ou non. Cette question l'obsède, le rend fiévreux. Il la sent danser devant lui, le narguer, lui faire des gestes obscènes, rebondir, partir et revenir, tourner autour de lui.

Il roule. Il ne voit rien, il regarde la route.

Il fait une halte près d'un champ quand il a faim.

Le soleil est fort. L'endroit lui fait une impression de désert. Pourtant l'herbe est touffue, plus loin les épis bien jaunes.

Il mange sans penser à rien, avec cette impression d'être dans un désert.

Quand il a fini, il s'allonge sur le dos.

Une grenouille égarée le frôle.

Il se redresse, horrifié.

Cette peau visqueuse, verte. Ces écailles.

Il n'a pas eu vraiment le temps de la voir. Il imagine plutôt. Sa bêtise verte.

Il se passe la main sur la figure, il pense que la grenouille l'a contaminé, lui a refile sa peau.

Il se passe encore la main sur le visage. Il est en sueur, la peau colle. Il donnerait tout pour avoir un miroir. Il se lève d'un bond, il va se regarder dans le rétroviseur.

Au moment où il se penche il ferme les yeux. Il dit à voix haute, Je suis mort.

Il ne se regarde pas.

Il s'assoit au volant, il repart.

Quand il arrive à la maison, la nuit est tombée, mais c'est une nuit légère, la lune est pleine, on voit à travers le noir. Jackie gare la voiture au bout de la rue, il sort sans bruit.

Il s'arrête devant la grille, il lit la pancarte, ensuite il fait le tour, il se souvient d'une brèche dans le mur du fond.

La brèche est toujours là. Il reste dehors, derrière le mur, il observe.

Derrière le mur il voit Lou. Elle se promène dans le jardin.

Il la regarde intensément.

Il imagine ce qu'elle voit. Il imagine tout, les détails un par un, il imagine comment Lou les voit, mais lui ne les voit pas.

Il ne voit rien, seulement Lou.

Elle est en train de regarder un mur sur lequel, Jackie le sait, est représentée la carte du monde. Il

connaît les couleurs, les mers et les détroits, ce que l'artiste a peint sur chaque continent, les animaux, leurs gros regards fixes, les plantes et les ciels, les chemins qui relient les montagnes et les vallées. Les nuages, les monuments. Les villes. Lou suit le mur avec la main.

Jackie la regarde. Il se souvient. Les aspérités, le tracé.

Lou marche dans l'allée, elle s'arrête devant un groupe de statues recouvertes de mosaïques. Jackie pense aux bouts de vaisselle, aux cailloux.

Il sent une fatigue inhumaine, comme s'il devait maintenir une vigilance infinie, de chaque instant, comme s'il était responsable de chaque parcelle du monde, mais pour rien, sans retour, d'une façon obligatoire et vide.

Jackie pense : Si elle dort, je la tue.

Quand Lou s'étend, Jackie s'assoit, la tête entre les mains.

Après un temps il relève la tête, il voit Lou endormie, le souffle régulier.

Il se glisse dans le jardin, il s'approche un peu, doucement, il regarde Lou de loin. Ensuite il ramasse une pierre.

Achévé d'imprimer le 7 août 1989
dans les ateliers de Normandie Impression S.A.
à Alençon (Orne)
N° d'imprimeur : 891276
N° d'éditeur : 1165
Dépôt légal : août 1989

Jackie et Lou. La passion, le théâtre. L'énigme se précipite, se noue, se renoue : le silence du diable.
Que révèle chez un homme l'amour d'une femme ?



9 782867 441646

Couverture : "IRRUNG AUF GRÜN, 1930 C2 (182)",
de Paul Klee. © Cosmopress, Genève / ADAGP,
Paris 1989.

Maquette : J.-P. Reissner

ISBN : 2-86744-164-1

F 10164-9-89

69,00 FF